

FRANÇOIS RASTIER

ESSAIS
DE SÉMIOTIQUE
DISCURSIVE

UNIVERS SÉMIOTIQUES
collection dirigée par A.-J. Greimas

mame

SOURCE DES TEXTES

« La signification dans les poèmes de Mallarmé » est un texte inédit.

« L'ambiguïté du récit : la double lecture du Dom Juan de Molière » a été publié dans *Semiotica* III, 4, 1971, éditions Mouton, sous le titre « Les niveaux d'ambiguïté des structures narratives » (pp. 289-342).

« Théorie du récit et Épistémologie » a été publié par la revue *l'Homme*, revue française d'anthropologie XI, cahier 1, 1971, éditions Mouton, École Pratique des Hautes Études, sous le titre « Situation du récit dans une typologie du discours » (pp. 68-82).

« Un concept dans le discours des études littéraires » est extrait de *Littérature* 7, consacré au « Discours sur l'école des textes », 1972, éditions Larousse (pp. 87-107).

« L'analyse des récits et l'idéologie littéraire » est extrait de *Studi Urbinati di storia, filosofia e letteratura*, anno XLV, nouvelle série B, n°s 1-2, t. III consacré à Studi in onore di Leone Traverso, 1971, Presse de l'Università degli studi, Urbino (pp. 1244-1258).

L'auteur et l'éditeur remercient bien vivement les revues et leurs directeurs pour les avoir autorisés à reproduire ces textes.

PRINTED IN FRANCE / IMPRIMÉ EN FRANCE

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© MAISON MAME, 1973.

ISBN 2-250-00571-0

SOMMAIRE

INTRODUCTION	7
I. <i>La signification dans les poèmes de Mallarmé.</i>	
1. Les codes sensoriels	13
2. Les classes sémiologiques	43
3. Bibliographie	87
II. <i>Problèmes du récit.</i>	
1. L'ambiguïté du récit : La double lecture du « Dom Juan » de Molière	91
2. Théorie du récit et épistémologie : Situation du récit dans une typologie des discours	163
III. <i>Littérature et Idéologie.</i>	
1. Un concept dans le discours des études littéraires	185
2. L'analyse structurale des récits et l'idéologie littéraire	207
INDEX	222

INTRODUCTION

- Beauty then is a relation ?
- I suppose it is

G. M. HOPKINS.

Si l'imagination de Mallarmé semble un objet d'étude privilégié, une analyse linguistique de son œuvre reste utile dans la mesure où les relations entre les objets imaginaires sont de nature linguistique. Cette évidence, qu'un poème est d'abord un objet de langage, indique assez que la science du langage serait particulièrement propre à en rendre compte.

On se limitera ici à l'analyse du contenu, et l'on négligera les caractères de l'expression qui peuvent paraître porteurs de signification : les traits phonétiques et prosodiques, par exemple.

Pour étudier le contenu, il faut d'abord le diviser. L'opinion a souvent cours que le contenu d'une œuvre poétique est un mystère où les élus seuls parviennent. Mais si l'on accepte d'y distinguer des parties et de constituer des procédures pour les étudier, on s'apercevra peut-être que ce mystère n'est dû qu'à une méthode inadéquate.

A. Le projet à l'étude.

Pour tracer le projet de cette étude, on utilisera d'abord deux distinctions proposées¹ par M. A.-J. Greimas. Si l'on admet l'exis-

1. La sémantique est encore au stade des hypothèses. On a choisi pour guide la *Sémantique structurale* de M. A.-J. Greimas. En même temps, on a renoncé à signaler les plus bénins parmi les emprunts qu'on lui a faits.

tence d'unités de signification minimales appelés *sèmes* ou éléments différentiels, et qui se définissent réciproquement (comme « haut » n'a de sens que par rapport à « bas »), on est amené à distinguer d'une part les sèmes qui constituent les radicaux, par exemple le sème « extrémité » dans « tête » : on les appelle *sèmes nucléaires*; d'autre part les sèmes qui permettent les effets de sens, par exemple les sèmes « inanimé » ou « animé » pour « tête », selon qu'il s'agit de « la tête d'épingle » ou de « la tête du professeur » : ces unités sont appelées *classèmes*. Les sèmes nucléaires constituent le niveau sémiologique du langage; et les classèmes définissent son niveau classématique.

Ces deux niveaux ont deux modes d'existence, l'immanence et la manifestation : quand les niveaux sont combinés ¹, ils constituent la *manifestation*, ici, en simplifiant, les poèmes de Mallarmé, à la fois grammairale et lexicale. La manifestation implique des structures sémiologiques et classématiques distinctes qui articulent la signification et constituent ce qu'on propose d'appeler l'univers immanent de la signification. L'analyse du contenu permettra de construire d'après les poèmes de Mallarmé les structures sémiologiques et classématiques, c'est-à-dire, en gros, de constituer un lexique et une grammaire.

On se limitera ici à l'étude du niveau sémiologique. S'il est convenablement décrit, on pourrait ensuite chercher des variations concomitantes des unités sémiologiques et des unités classématiques; ceci d'après l'hypothèse que dans les textes connotés, l'organisation grammaticale n'est pas indépendante des contenus qu'elle articule. En somme, on voudrait faciliter l'étude des relations entre la grammaire et le lexique dans les poèmes de Mallarmé.

Le choix du niveau sémiologique nous conduit à d'autres

1. La combinaison d'au moins un sème nucléaire et d'au moins un classème constitue un sémème. Par exemple, dans « la tête du professeur », le sémème « tête » serait composé en partie au moins, d'un sème nucléaire « extrémité » et d'un classème « animé ». Rappelons que les sèmes nucléaires d'un sémème s'organisent pour constituer sa figure nucléaire.

Nous signalons par des guillemets les unités (lexèmes, etc.), appartenant au langage décrit; et par des italiques entre guillemets les unités appartenant au langage descriptif (sèmes, sémèmes, etc.).

décisions : on peut diviser les énoncés d'un texte en deux inventaires, selon que leur prédicat comporte le classème « statisme » ou le classème « dynamisme » ; dans le premier cas, l'énoncé est qualificatif (*Il a les yeux bleus*, par exemple), dans le second, il est dit fonctionnel (*Il ira à Limoges*). Le premier inventaire permet de construire un modèle qualificatif : c'est ce que nous tenterons de faire. La décision de ne décrire que le niveau sémiologique nous y conduit, car il semble impossible de construire un modèle fonctionnel sans décrire en même temps le niveau classématique, au moins en partie.

D'autre part, le discours poétique est à la fois pratique et mythique, c'est-à-dire que son isotopie est assurée par les termes complexes de catégories classématiques (voir A.-J. Greimas, *op. cit.*, p. 92 et sq.) : « flamme » peut désigner en même temps une émotion et des gaz en ignition. Le plus simple serait de choisir une seule isotopie à décrire : mais on ne décrirait alors qu'une partie du contenu. Nous chercherons donc à décrire simultanément les deux isotopies, les deux dimensions du contenu (cosmologique et noologique). D'ailleurs, nous ne devrions même pas nous interroger là-dessus, car l'isotopie du discours est assurée uniquement par des classèmes.

L'univers immanent de la signification ayant une existence purement métalinguistique, il faudra vérifier les modèles obtenus en observant s'ils rendent compte d'autres textes que ceux qui ont permis de les construire. La démarche suivie sera donc tour à tour inductive et déductive.

Enfin, on ne manquera pas de signaler les plus graves lacunes des procédures choisies.

B. Les textes étudiés.

K. S. Saumjan remarquait qu'un travail linguistique qui n'emploierait pas les méthodes du structuralisme serait métaphysique car il décrirait des signes isolés de leurs relations. Cela implique qu'une étude structurale d'un texte littéraire devrait,

par le jeu des relations, rendre compte de l'œuvre tout entière. Il faut donc choisir un niveau privilégié, le décrire le plus complètement possible, et indiquer le moyen d'étendre l'analyse aux autres niveaux.

On peut aussi choisir des textes très limités, car, si la description est efficace, un phénomène de « saturation » apparaîtra bientôt, et l'on ne trouvera plus d'éléments nouveaux. Cela permettrait de construire des modèles qui serviront à interpréter des textes plus étendus. On n'étudiera donc ici que les poèmes de Mallarmé parus après dix-huit cent soixante-six.

Les textes choisis ne doivent pas seulement être représentatifs, c'est-à-dire suffisamment étendus, il faut aussi qu'ils soient homogènes entre eux. On ne le saura vraiment que si une seule description permet de rendre compte de ces textes parus dans un intervalle de trente ans.

I

LA SIGNIFICATION
DANS LES POÈMES
DE MALLARMÉ

1 LES CODES SENSORIELS

1.1. Les procédures de constitution.

1.1.1. Les articulations élémentaires.

La profondeur donnée à l'analyse pourra être définie si l'on trace les divisions qui organisent le niveau sémiologique.

A. Les axes.

Considérons l'opposition binaire « noir » vs « blanc » : la couleur est le dénominateur commun, ou axe de ces deux termes. On voit qu'un axe distingue et résume une classe de significations.

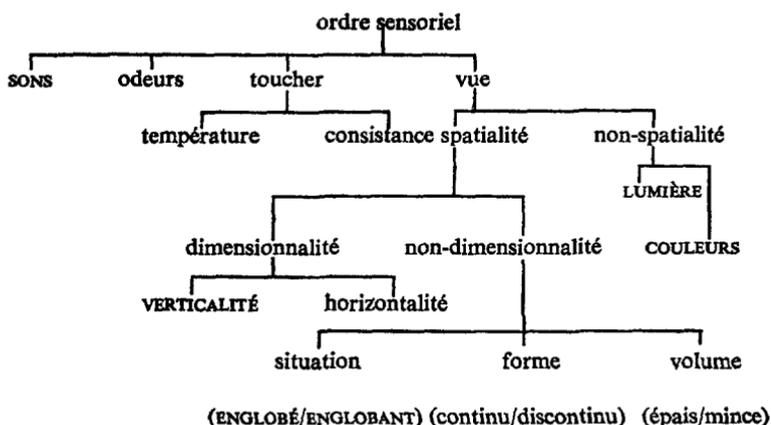
On a choisi d'étudier d'abord des axes qui groupent le vocabulaire des sens : sons ¹, lumière et couleurs, dimension verticale, situation dans l'espace.

Cl. Lévi-Strauss a défini dans *le Cru et le Cuit* des « codes sensoriels » montrant que des qualités sensibles peuvent être organisées pour articuler des significations; cela constitue un exemple réconfortant.

Les axes que nous allons étudier ont été choisis au hasard. Mais cela n'a guère d'importance, nous le verrons; c'est leur organisation commune qui nous intéresse : elle pourrait nous servir de modèle pour décrire d'autres parties du niveau sémiologique.

Les axes choisis ne constituent pas qu'une nomenclature, et peuvent être situés dans un système hiérarchisé :

1. Cette classification opératoire en systèmes sensoriels ne sera justifiée par des critères linguistiques que dans la seconde partie de cette étude, au chapitre second.



Ce schéma figure grossièrement ce qu'on peut appeler un système sémique. Le lien établi entre les différents axes est celui de la présupposition logique. Chaque sème (« dimensionnalité », par exemple) est un axe pour les catégories qui l'articulent (« verticalité » vs « horizontalité ») en même temps qu'il appartient à un axe d'un niveau supérieur (« spatialité »).

On remarque que certaines articulations restent confuses notamment pour la « non-spatialité » et la « non-dimensionnalité » : il s'agit là sans doute d'une insuffisance de la description ou peut-être d'une propriété du système décrit. Dans tous les cas, ce schéma ne peut prétendre à être complet.

B. Les catégories sémiques.

Les axes, nous l'avons vu, sont articulés par des oppositions sémiques qui constituent la structure élémentaire de la signification.

Les travaux de V. Brøndal nous apprennent qu'une structure élémentaire composée d'un terme positif opposé à un terme négatif (« noir » vs « blanc », par exemple) peut admettre un troisième terme, neutre, ni positif ni négatif (« gris »). De plus peut apparaître un terme complexe, à la fois positif et négatif (« blanc et noir »). Enfin, deux autres types d'articulations possibles, le complexe

positif et le complexe négatif, se caractérisent par la dominance de l'un ou l'autre sème (« gris clair » et « gris sombre » pourraient compléter ces exemples).

A une opposition sémique peuvent donc correspondre six sèmes différenciés dans la manifestation.

Les conditions de la description.

Il faut encore préciser les procédures d'analyse, seules garantes des résultats éventuels.

La profondeur de la description.

Catégories sémiques et axes correspondent respectivement à la forme et à la substance du contenu (selon Hjelmslev). La description peut donc être menée sur deux plans différents. On s'attachera ici à décrire la forme du contenu, c'est-à-dire les catégories sémiques. Ce choix se justifie, si l'on veut décrire précisément les textes : tous les écrivains utilisent des « couleurs », mais Mallarmé a probablement une façon particulière de les grouper et de les intégrer à une logique des qualités.

Par ailleurs, on peut prévoir deux sortes d'analyse sémiologique : une description complète décomposant les figures nucléaires en leurs sèmes constitutifs ; la seconde prenant les figures nucléaires comme unités, pour les grouper en catégories sémiologiques selon les sèmes qu'elles manifestent¹. Cette dernière méthode, moins précise, mais plus aisée, sera choisie, une description complète restant possible.

Il reste que pour reconstituer le niveau sémiologique immanent, on ne dispose que d'unités de communication : lexèmes, etc. Il faut donc d'abord découper le discours en sèmes : travail

1. Mallarmé voulait « instituer une relation entre les images exactes et que s'en dégage un tiers aspect fusible et clair présenté à la divination ». (*Œuvres complètes*, p. 365. Toutes les références sont prises dans l'édition Gallimard de 1945.) Ce « tiers aspect » pourrait être simplement un sème commun (voir plus loin p. 69, et aussi Destutt de Tracy, *Éléments d'Idéologie*, t. 1, p. 102). Or, comme la relation métaphorique a pour effet de suspendre certains sèmes des figures nucléaires qu'elle confronte, elle permet, sans le détour d'une analyse sémique exhaustive, de constituer des classes de figures liées par des identités sémiques. Voir la seconde partie.

délicat, car l'on sait que les unités de communication ne recouvrent pas exactement les unités de signification; un sémème peut être recouvert par plusieurs lexèmes (notamment s'il manifeste un sème nucléaire complexe, il sera plutôt défini que dénommé : pour figurer un terme complexe, nous avons dû écrire « blanc et noir »). Et même si l'on se résout à désigner les sémèmes par les lexèmes qui les recouvrent, il faudra supposer à la lecture que leurs classèmes sont suspendus, et ne considérer que les figures nucléaires. Seuls ces compromis permettront de reconnaître aisément les unités du texte utilisées.

Les procédures de description.

Une fois définis, en théorie, les unités et les systèmes où elles se groupent, il reste à isoler ces unités dans les textes, et à observer les relations qui les organisent.

Isoler les unités.

Pour établir un inventaire d'unités sémiologiques, on ne doit pas tenir compte des différentes classes morphologiques; et pour reconstituer un système de la verticalité, par exemple, il faudrait mettre sur le même plan des occurrences comme « *tassement* » (p. 71), « *là-haut* » (p. 50) ou « *redescend* » (p. 50). D'ailleurs les flexifs qui différencient les classes morphologiques recouvrent des classèmes dont pour le moment nous n'avons pas à nous occuper.

On peut même admettre qu'il faut tenir compte de « *rubis* » ou de « *sang* » pour constituer un système des couleurs; ou bien, si l'on remarque une association fréquente entre « oiseau » et « blancheur », on pourra déceler du blanc dans :

*« joyeux écumait en ébats
un oiseau d'annonce nouvelle »* (p. 72).

Cependant, ce genre de lecture reste empirique, et l'on ne peut pas tenir compte, à priori, de ces associations incontrôlables.

Ces précautions prises, il reste à réduire et vérifier les inventaires qui sont établis pour chaque axe.

Or, « ce qui importe aussi bien sur le plan spéculatif que sur le plan pratique, c'est l'évidence des écarts, beaucoup plus que leur contenu; ils forment, dès qu'ils existent, un système utilisable à la manière d'une grille qu'on applique, pour le déchiffrer, sur un texte auquel son intelligibilité première donne l'apparence d'un flux indistinct et dans lequel la grille permet d'introduire des coupures et des contrastes, c'est-à-dire les conditions formelles d'un message signifiant¹ ». Mais il faut s'empresse d'ajouter que les écarts permettent de constituer un inventaire, mais ne permettent pas de l'organiser; pour cela il faut observer entre ses parties des relations plus précises.

1.1.2. Les relations paradigmatiques dans le discours.

Les relations antonymiques définissent la structure élémentaire de la signification : ce sont la conjonction et la disjonction, évidemment liées puisque pour constituer une opposition (catégorie sémique) il faut une ressemblance (axe). Or, le discours n'est pas constitué seulement de relations hiérarchiques entre des éléments hétérogènes; il peut, semble-t-il, présenter des relations paradigmatiques qui permettraient de reconstituer des catégories sémiologiques. Ces relations peuvent être lexicalisées ou non : l'énumération, qui est souvent une forme de conjonction, peut être marquée par « et » ou simplement par la succession syntagmatique; la disjonction par « non » ou par des préfixes « de- », « in- », etc. On peut sans doute ajouter à ces éléments des adverbes de relation « plus », « moins », « trop », « peu », etc.

Il faudra distinguer si ces relations articulent deux sémèmes ou deux énoncés, pour ne retenir que le premier cas (et noter le second en vue d'une analyse fonctionnelle). D'autre part, les relations, sous forme de lexèmes, possèdent un contenu descriptif qu'il faudrait négliger pour ne considérer que leur contenu métalinguistique.

1. Cf. Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, p. 100.

A. Les relations de disjonction.

Les relations de disjonction entre termes d'un même axe sémantique sont rarement observables dans les textes choisis. Nous essaierons de tourner cette difficulté; d'ailleurs, certaines oppositions demeurent claires. Ainsi pour les couleurs et la lumière :

« *On n'écrit pas, lumineusement, sur champ obscur, l'alphabet des astres, seul, ainsi s'indique, ébauché ou interrompu; l'homme poursuit noir sur blanc* » (p. 370),

où « noir » et « blanc » sont sans doute les termes négatif et positif d'une catégorie, comme « lumineux » et « obscur ».

– La double disjonction qui définit le terme neutre d'une catégorie peut se rencontrer aussi :

« *La rose qui cruelle ou déchirée et lasse,
Même du blanc habit de pourpre le délance
Pour ouïr dans la chair pleurer le diamant* » (p. 60).

Ici « rose » semble opposé également à « blanc » et à « pourpre ».

– Le terme complexe d'une catégorie semble plus facile à repérer puisqu'il est constitué d'un terme positif et d'un négatif juxtaposés. Par exemple :

« *Le silence tonnant des orgues* » (p. 490),

ou bien :

« *Le tonnerre muet épars au feuillage* » (p. 365).

– Mais pour définir les termes complexes positifs ou négatifs, il faudra plusieurs recouplements, car une relation de dominance paraît difficilement observable.

Rem. : On peut noter aussi des disjonctions entre axes différents; ainsi :

« *Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui* » (p. 67) nous apprend que « non-mouvement » est un équivalent de « froideur », ou que la « froideur » s'oppose au « mouvement ». Une fois justifié théoriquement, ce genre de relation sera très utile.

B. Les relations de conjonction.

Plus encore que les disjonctions qui articulent une catégorie sémique, les conjonctions qui définissent son axe sont difficiles à observer; à peine dans *les Fleurs*¹ (p. 33) peut-on noter une sorte de mythe d'origine des couleurs.

*« Des avalanches d'or du vieil azur, au jour
Premier et de la neige éternelle des astres
Jadis tu détachas...
Le glâteul fauve...
Et ce divin laurier... vermeil...
L'hyacinthe... la rose...
Et tu pris la blancheur sanglotante des lys...
A travers l'encens bleu des horizons pâlis... »*

Mais comme une opposition significative implique une ressemblance entre les termes opposés, on doit pouvoir en déduire l'axe sous-jacent.

Le rôle des axes paraîtra d'ailleurs fort mince si l'on considère les conjonctions entre termes appartenant à des axes différents; voyons les derniers vers du *Toast funèbre* (p. 54) :

*« ... Le sépulcre solide où gît tout ce qui nuit
Et l'avare silence et la massive nuit »*

« silence », « rétention », « massivité » et « obscurité » sont en relation de conjonction à la fois par un polysyndéton et une définition générique (« *tout ce qui nuit* »). Or, anticipons un peu, la description révélera que « silence », « massivité » et « obscurité » sont respectivement les termes négatifs des codes du son, de l'épaisseur et de la lumière; ils occupent donc une place homologue dans des structures qui articulent des axes différents.

Cela implique que « la relation est hiérarchiquement

1. Ce texte est antérieur au corpus étudié. Mais rien n'empêche d'en faire cas, si les relations qu'on y observe rendent compte des manifestations à décrire.

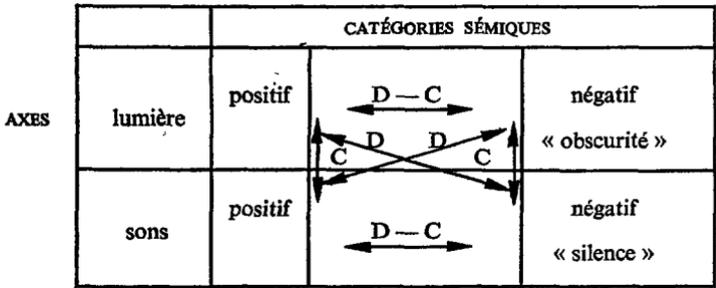
supérieure au contenu qu'elle articule », comme l'a montré M. A.-J. Greimas ¹.

Le choix d'étudier les catégories sémiques plutôt que les axes sémantiques semble donc justifié, si la forme du contenu est transcendante à la substance du contenu. Enfin, la redondance de termes homologues qui peut, nous l'avons vu, résulter de cette propriété, sera utile à la description.

La construction des catégories.

En effet, si l'on ne trouve pas de disjonction assez claire pour situer un terme, on pourra lui supposer la même place dans sa catégorie que le terme d'une autre catégorie conjoint avec lui et situé par ailleurs.

Les deux relations retenues, conjonction et disjonction, qui peuvent se manifester chacune de deux façons (entre termes d'un même axe ou d'axes différents) définissent donc quatre procédures de constitution. Soit une liste d'axes sémantiques :



C : conjonction; D : disjonction.

1. *Op. cit.*, p. 36. Ce fait a aussi été remarqué à plusieurs reprises par Cl. Lévi-Strauss, par exemple dans *la Pensée sauvage*, p. 73 : « Des structures logiques analogues peuvent se construire au moyen de ressources lexicales différentes. Les éléments ne sont pas constants, mais seulement les relations. » Cette constatation permet de considérer des systèmes de sensations comme des codes, et, plus généralement, d'affirmer qu'il existe une grammaire des mythes.

D'une part les conjonctions définissent les axes sémantiques et relient les termes homologues; d'autre part, les disjonctions articulent les catégories et opposent les termes non homologues de catégories différentes.

Ces relations multiples permettent de constituer les catégories manifestées peu clairement, chaque découverte amenant, par le jeu des rapports mutuels, des progrès ailleurs, comme on le voit pour les mots croisés; cette façon de chercher aide à repérer les erreurs et préserve la logique de l'ensemble.

Les procédures de complément.

Les relations observées peuvent rester insuffisantes, et il faut prévoir des façons d'y suppléer.

A défaut de relations de conjonction, on notera les relations d'association (ce terme désigne tout au plus la contiguïté syntagmatique et non une relation paradigmatique; mais on sait ¹ que les deux ne sont pas sans rapport). Ainsi l'on remarque :

« *Se traîner le soleil jaune d'un long rayon* » (p. 39).

« *Encore dans les plis jaunes de la pensée
Trainant, ainsi qu'une étoile encensée* » (p. 42).

« *Ou de mes vieux lions traînent les siècles fauves* » (p. 44),

si bien que « jaune » occupera peut-être dans le système de la couleur la même place que « se traîner » dans le système du mouvement.

D'autre part, faute de disjonctions observables, on pourra leur substituer une sorte de logique des sensations : si, par exemple, on a distingué des écarts entre « blanc », « rose », et « rouge », on peut présumer dès l'abord que « rose » sera situé entre le « blanc » et le « rouge » dans la structure sémiologique.

Il reste évidemment la solution la plus générale, chercher dans d'autres textes de même époque les relations qui complètent le système. Cet appel à la « culture » permet aussi de vérifier si les résultats déjà obtenus sont cohérents.

1. Voir R. Jakobson, *Essais de Linguistique générale*, p. 210 et sq.

1.2. Description des codes sensoriels.

La diversité des procédures envisagées assimile ce travail à du bricolage; la ressemblance est même plus profonde, puisque, selon Cl. Lévi-Strauss, « le premier aspect du bricolage est de construire un système de paradigmes avec des fragments de chaînes syntagmatiques ¹ ».

Si bien qu'il devient illusoire de présenter comme un développement rigoureux ce qui a été obtenu par d'incessants rajustements : on ne peut étudier chaque code séparément puisqu'il est aussi défini par ses relations avec les autres codes.

Pour en rendre compte, il faudrait utiliser une forme d'exposition pour le moins inhabituelle. Nous nous contenterons dans la mesure du possible d'étudier chaque code séparément, pour tirer ensuite des conclusions sur leurs rapports mutuels.

1.2.1. La lumière et les couleurs.

Constituons un inventaire. Nous trouvons dix sortes de couleurs : le « blanc brillant » :

« *son pur éclat* » (p. 68)

« *Que s'est d'un astre en fête
allumé le génie* » (p. 67)

le « blanc pâle » :

« *les pâles lys qui sont en moi* » (p. 44)

« *Enfui contre la vitre blême* » (p. 74)

le « rose » :

« *le sceptre des rivages roses* » (p. 58)

« *ton sourire éblouissant prolonge
La même rose* » (p. 61)

1. *La Pensée sauvage*, p. 198.

le « doré » :

« *Trompettes tout haut d'or* » (p. 71)

« *chez qui du rêve se dore* » (p. 74)

le « rouge » :

« *Tonnerre et rubis au moyeu...*

comme mourir pourpre la roue » (p. 75)

le « jaune » :

« *les plis jaunes de la pensée* » (p. 42)

le « gris » :

« *un peu d'invisible cendre* » (p. 57)

« *aucun bouquetier de cristal obscurci* » (p. 61)

le « sombre » :

« *quand passe l'hiver sombre* » (p. 69)

« *Sous les siècles hideux qui l'obscurcissent moins* » (p. 67)

le « noir » :

« *le noir roc courroucé* » (p. 71)

« *l'encre même* » (p. 71)

le « noir et blanc » :

« *Nuit blanche de glaçons et de neiges cruelles* » (p. 47)

« *la tombe de Poe éblouissante* »

« *au moins est-ce aussi « blanc et noir » que possible* » (p. 1489, à propos de ses purs ongles p. 68).

Les exemples donnés soulignent le caractère déjà métalinguistique de l'inventaire : le « gris » ne figure pas comme lexème dans l'*Index des Poésies* établi par P. Guiraud ; par « rouge », nous résumons une dizaine de lexèmes différents mais qui ne manifestent pas entre eux d'écarts de signification¹ ; enfin, pas plus que le « noir et blanc », le « blanc brillant » et le « blanc pâle » ne sont lexicalisés en français (du moins pas de manière aussi claire que pour le latin l'opposition *candidus-albus*). Les dénominations qui sont données à ces contenus paraîtront arbitraires, mais l'essentiel reste qu'on puisse les distinguer entre eux.

Notons que l'inventaire ne mentionne ni le vert ni le bleu.

1. Voir l'exemple tiré de l'*Ouverture ancienne*, au chapitre I^{er}.

Même dans *l'Après-midi d'un Faune* le vert se trouve en quelque sorte neutralisé et l'on ne rencontre que :

« *l'or glauque de lointaines verdure* » (p. 51)

« *le bois d'or* » (p. 52).

Il y a eu une évolution sur ce chapitre puisque dans la version de dix-huit cent soixante-cinq paraissent encore :

« *les yeux bleus et verts* » (p. 1451)

« *Je sais aussi brouter sa verte pousse* » (p. 1452).

Par ailleurs, si l'on remarque dans *le Nénuphar blanc* et *l'Éclésiastique* les mots « *végétation* », « *herbe* », ou « *verdure* », ils ne s'opposent pas à d'autres couleurs de façon significative.

Pour le bleu, G. Michaud a noté qu'il disparaît à peu près dès dix-huit cent soixante-six. L'« *Azur* » qui revenait vingt-quatre fois ne paraît plus que deux fois; le « *bleu* » qu'on rencontrait neuf fois ne se montre plus qu'une. Dans les textes étudiés, « *Azur* » et « *bleu* » sont l'objet d'une parodie scatologique¹ (p. 63), où l'on peut considérer qu'ils sont assimilés au noir; nous nous expliquerons plus loin sur l'autre occurrence d'« *Azur* » (p. 72). Même si quelque commentaire nous apprend que Mallarmé possédait « *une riche palette* », il faudra donc préciser qu'il s'agit d'un vocabulaire varié mais que les contenus qu'il recouvre sont en nombre restreint.

Son peu d'étendue permettra sans doute à l'inventaire de s'organiser; notons les oppositions entre ses termes : dans « *la vierge, le vivace...* » (p. 67), « *cette blanche agonie* » s'oppose à « *son pur éclat* »; et l'on rencontre dans *Quant au Livre* (p. 387) :

« ... *Quand s'aligna, dans une brisure, la moindre, disséminée, le hasard vaincu mot par mot, indéfectiblement le blanc revient, tout à l'heure gratuit, certain² maintenant, pour conclure que rien au-delà et authentifier le silence.*

Virginité qui solitairement... s'est divisée en ses fragments de candeur... »

1. Qui répète sur un autre ton un poème de jeunesse : « *ramasse... la vase... pour boucher les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux* » (p. 37).

2. On pourrait aussi montrer que chez Mallarmé l'assertion est située à la même place dans le code du mode que « *blanc brillant* » dans le code des couleurs.

On peut en conclure que « blanc brillant » et « blanc pâle » sont les termes constitutifs d'une catégorie.

Il est plus difficile d'observer des oppositions entre « blanc pâle » et « noir ». On trouve cependant dans *Un coup de Dés* :

« plume solitaire éperdue

*sauf que la rencontre où l'effleure une toque de minuit
et immobilise*

au velours chiffonné par un esclaffement sombre

cette blancheur rigide » (p. 469).

Nous obtenons alors les catégories suivantes :

LUMINEUX		NON LUMINEUX	
« blanc brillant » positif	vs	« blanc pâle » négatif positif	vs « noir » négatif

La situation ambiguë de « blanc pâle », qui se trouve à la fois le terme négatif d'une catégorie et positif de l'autre, résout le problème de leur articulation mutuelle, mais pourrait bien retentir sur leur organisation interne.

Considérons maintenant la catégorie « lumineux » : on rencontre des oppositions entre « blanc brillant » et « rouge » :

« *l'inexplicable sang déshonorant le lys* » (*Noces* p. 78)

« *Afin que sa candeur de plume*

se teignît à l'émoi de sa sœur qui s'allume » (p. 52)

si bien que le « rouge » est sans doute proche de « blanc pâle ». On peut alors le situer comme terme complexe négatif de la catégorie.

Le « rose » pour sa part, s'oppose également à « blanc brillant » et à « rouge » comme l'indique un exemple déjà cité (p. 27). On peut donc raisonnablement le situer comme terme neutre.

Enfin, le « doré » paraît proche du « blanc brillant » :

« *le blond torrent de mes cheveux immaculés* » (p. 44)

« Trompettes tout haut d'or pamé sur les vélins
Le dieu Richard Wagner irradiant un sacre... » (p. 71)

si bien qu'il constitue le terme complexe positif de la catégorie.
Nous obtenons donc :

« blanc brillant »	« doré »	« rose »	« rouge »
positif	complexe positif	neutre	complexe négatif
	« blanc pâle »		
	négatif		

Symétriquement à ce qui paraît pour la catégorie « lumineux » dans la catégorie « non lumineux », le « noir » peut s'opposer au « jaune » :

« ... que de suie une errante prison
Éteigne dans l'horreur de ses noires traînées
Le soleil se mourant jaunâtre à l'horizon! » (p. 37.)

Comme d'autre part le « jaune » est rapproché du « pâle » (notamment dans *Soupir*, p. 39), on peut le situer comme terme complexe positif, ce qui est d'ailleurs une place correspondant à celle de « doré » dans l'autre catégorie.

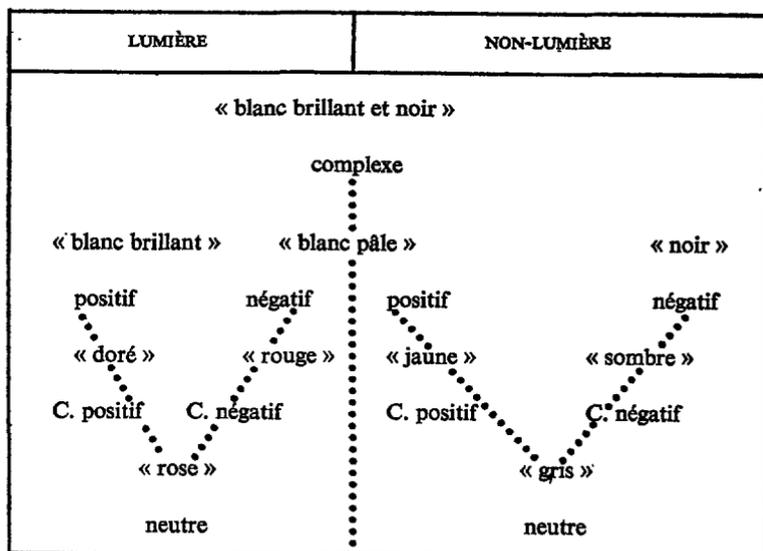
Le « gris » paraît logiquement se placer comme terme neutre entre le « pâle » et le « noir » comme l'indique peut-être cette notation d'*Igitur* (p. 434) : « cendres... neutralité ». A vrai dire, les intervalles entre « gris », « sombre » et « noir » peuvent paraître très petits¹; cependant Mallarmé maintient des distinctions entre ces termes : on rencontre dans *Igitur* (p. 449) :

« (*La Nuit*) reconnaissant son personnage ancien...
mais enfin, maintenant qu'elle l'avait réduit à l'état de ténèbres,
après qu'il lui fut apparu comme des ombres, elle était libre
enfin... »
« L'ombre redevenue obscurité, la Nuit demeura avec une
perception douteuse... »

1. Il s'agit là sans doute de ce que Cl. Lévi-Strauss appelle le chromatisme (voir *le Cru et le Cuit*, p. 286). Nous pouvons remarquer à son exemple la valeur douloureuse des faibles intervalles, évidente pour ces couleurs qui sont, nous le verrons, celles de la mort.

Le « sombre » peut alors vraisemblablement se situer à la place de terme complexe négatif.

Résumons maintenant dans un tableau la description proposée :



On voit que les catégories sont articulées entre elles non seulement par le terme ambigu « blanc pâle » mais aussi par le terme complexe « blanc brillant et noir »; cela revient à dire qu'elles sont résumées par une catégorie hiérarchiquement supérieure « lumière » vs « non-lumière ».

REMARQUES : 1. L'analyse de cette catégorie reste incomplète. Il semble que « lumière » par exemple, peut se combiner à un aspect itératif pour paraître sous la forme de « scintillement », qui est associé à « rose » (voir *Rondel*, p. 62).

2. Nous n'étudions ici que des figures nucléaires. Notons, cependant, que les sémèmes comprenant le sème nucléaire « lumière » paraissent comporter les classèmes « animé » et « euphorie », les sémèmes comprenant le sème « non-lumière », les classèmes « inanimé » et « dysphorie ». Ceci indiquerait une relation entre niveau sémiologique et niveau classématique.

Le système construit ne représente qu'une vérité moyenne et ses termes évoluent : le « jaune » ne paraît plus dans les poésies après *l'Ouverture ancienne*, si bien que les deux catégories décrites tendent à s'opposer comme « couleur » à « absence de couleur »; at même, dans *Un coup de Dés*, le dernier poème, les seules couleurs sont les pôles des catégories¹. Mais le système présenté doit être essez général pour constituer un modèle d'interprétation et servir de base à une analyse diachronique.

Il reste discutable en plus d'un point; cependant un système apparemment arbitraire dans le détail peut devenir cohérent quand on l'envisage dans son ensemble, et celui-ci n'a pas encore été confirmé par ses relations avec les autres codes.

1.2.2. La dimension verticale.

Grâce à l'expérience acquise, on évitera la procédure fastidieuse de l'inventaire, et l'on construira peu à peu un modèle, le vérifiant à mesure. On cherchera d'abord à discerner les sèmes constitutifs des catégories, puis ceux qui les complètent.

Un coup de Dés (p. 457) présente trois positions principales sur la dimension choisie : Tout d'abord la « béante profondeur » d'un « Abîme », nettement dysphorique. Puis la « conflagration... de l'horizon unanime »; sur cet horizon, une plume, « rythmique suspens du sinistre » (p. 473) s'oppose à l'abîme. « Cette blancheur rigide... en opposition au ciel » s'oppose également à un troisième terme, « à l'altitude », « une constellation ».

Nous obtenons les éléments suivants :

Altitude	vs	horizon	vs	profondeur
positif		négatif-positif		négatif

(Remarquons qu'à ces trois termes correspondent les trois termes en position homologue dans les catégories de la couleur : « blanc brillant », « blanc pâle », et « noir »).

Ces rudiments demandent à être vérifiés :

1. Ces termes polaires ont d'ailleurs une valeur métaphysique.

L'altitude est bien euphorique et lumineuse :

« *pic lustral*

pur sommet » (Noces, p. 183)

« *altitudes lucides* » (Correspondance, p. 220),

L'horizon blanc :

« *ce très blanc ébat au ras du sol dénie*

A tout site l'honneur du paysage faux » (p. 76)

« *Tout l'abîme vain éployé*

Dans le si blanc cheveu qui traîne

Avarement aura noyé

Le blanc enfant d'une sirène » (p. 76),

La profondeur noire et dysphorique :

« *Minuit sonne... Igitur descend les escaliers...*

Tombeaux » (p. 434)

« *Ce gouffre ouvert depuis sa mort* » (Anatole, p. 57).

Les termes qui compléteront les catégories manifestent des classèmes de mouvement; nous devrions laisser de côté ces classèmes, mais nous allons les utiliser pour déterminer les relations de dominance : on admettra par exemple qu'un terme en mouvement vers le terme positif d'une catégorie est le terme complexe positif de cette catégorie ¹.

Ainsi, pour la catégorie « altitude » vs « horizon », la montée : celle du « *hagard musicien* », l'oiseau qui s'élève « *comme mon espoir s'y lance* » (p. 66); ou celle de la « *plume solitaire éperdue* » (p. 568).

La descente sera alors le terme complexe négatif :

« *L'eau morne se résigne... l'eau reflète l'abandon*

De l'automne éteignant en elle son brandon » (p. 41)

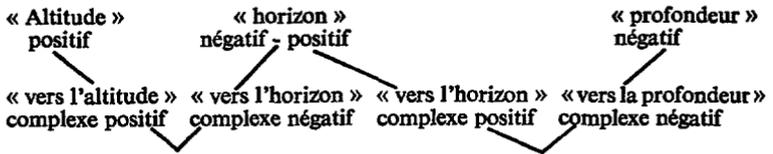
« *La chevelure vol d'une flamme à l'extrême*

Se pose (je dirais mourir un diadème) » (p. 52).

1. Ceci sera confirmé quand une typologie générale montrera que tous les autres termes complexes que nous aurons décrits manifestent un classème de mouvement, ou sont les sujets de propositions fonctionnelles.

De la même façon, pour la catégorie « horizon » vs « profondeur », le naufrage sera un exemple de terme complexe négatif, et le coup de dés lancé de la profondeur un terme complexe positif.

On obtient alors :



Ce système comporte moins de termes que celui précédemment décrit, mais cinq d'entre eux correspondent à des couleurs en position comparable (précisons que « rouge » est associé à « descente vers l'horizon » et « sombre » à « descente vers la profondeur »).

Les deux termes complexes positifs attirent l'attention : ils n'ont pas d'homologues dans le système de la couleur, et ensuite on s'attendrait à ce qu'ils aient une valeur euphorique, et s'opposent ainsi aux mouvements de descente. Enfin, ces deux sortes de montée n'arrivent pas à leur terme en réalité, mais virtuellement : l'oiseau du *Petit Air* (p. 66) « ... a dû... éclater là-haut perdu » ; et aussi « *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard* » parce que l'ordre dans le ciel, la constellation, est hypothétique (« à l'altitude peut-être » p. 476).

Et encore, ce n'est pas sans rapport, la montée peut se heurter à un plafond et même aux « plafonds funèbres » (p. 67). Il faut rendre compte de cette position dans l'espace. Nous ne pouvons démontrer ici que chez Mallarmé l'obstacle dans le code de l'espace est l'équivalent du doute dans le code du mode (encore que dans *l'Azur* (p. 37) comme « *le ciel est mort* » on souhaite « *un grand plafond silencieux* ». Notons pour le moment que la constellation est hypothétique alors que le plafond est affirmé ¹).

1. Si l'on admet que la lumière, dans le code des couleurs, a la même position que l'affirmation dans le code du mode (cf. « *la lueur a heurté le doute* » p. 439), il n'est plus étonnant qu'un plafond affirmé soit l'équivalent d'une constellation douteuse, car, si l'on peut dire, un doute affirmé vaut bien une affirmation douteuse.

On peut cependant montrer que l'obstacle en hauteur est une transformation de l'abîme; « *nue de basalte* » ou « *plafond* » il est « noir » comme lui; et surtout l'expansion dans la profondeur peut devenir contraction dans la hauteur: ainsi « *l'Abîme... couvrant les jaillissements coupant au ras les bonds... résume l'ombre enfouie dans la profondeur* » (p. 461). Ceci explique que « l'altitude » puisse être équivalente à la profondeur: « *la plume... sursauta... jusqu'à une cime flétrie par la neutralité identique du gouffre* » (p. 475).

Mais alors les deux catégories que nous avons décrites se réduisent à une seule, définie par l'opposition « horizon » vs « extrêmes » (altitude et profondeur); qu'on peut voir manifestée par le cygne opposé à la fois au glacier et à l'espace. Si bien que les termes complexes se superposent, si l'on peut dire, et se réduisent à deux: mouvement vers l'horizon et mouvement vers les extrêmes, altitude et profondeur. La catégorie articulant la verticalité ne comporterait plus que quatre termes au lieu de sept. Cependant la première description reste utile pour rendre compte des différences dans les manifestations selon qu'elles se situent dans la région supérieure ou inférieure de l'espace.

On peut discuter ces conclusions, mais elles vont permettre de rendre compte d'une autre série de faits.

Après que le « *Rêve* » a péri « *sous les plafonds funèbres* », on lit qu'« *il a ployé son aile indubitablement en moi* » (p. 67). Cette descente euphorique contredit notre première description. Ensuite l'horizon devient « blanc brillant » au lieu d'être « blanc pâle » car « *s'est d'un astre en fête allumé le génie* »; c'est là une seconde contradiction. Enfin on constate une montée euphorique car l'astre lance sa lumière vers « *les siècles hideux qui l'obscurcissent moins* ». Troisième contradiction. Donc, selon que l'on se place avant ou après la mort, le système décrit s'inverse; nous avons:

Premier système :

« horizon »
positif

« extrémité »
négatif
(dysphorique)

« vers l'horizon »	« vers un extrême »
complexe positif	complexe négatif
(dysphorique)	(dysphorique)

Second système :

« horizon »	« extrémité »
positif	négatif
(euphorique)	(dysphorique)

« vers l'horizon »	« vers un extrême »
complexe positif	complexe négatif
(euphorique)	(euphorique)

Remarquons que les deux systèmes n'ont pas une structure différente et que c'est la valeur relative de leurs termes qui se trouve inversée (comme d'ailleurs la valeur de termes d'autres codes qui leur sont associés) ¹.

Il y a peut-être là une règle de la pensée mythique puisque Cl. Lévi-Strauss remarque dans *le Cru et le Cuit* : « les codes sensoriels inversent régulièrement la valeur de leurs termes, selon qu'il s'agit de retarder la mort ou d'assurer la résurrection » (p. 171). Ce fait pourrait aussi permettre d'interpréter, sans recourir à Hegel, quelques-uns des fameux renversements dialectiques de Mallarmé : après sa mort le Vieillard d'*Un coup de Dés* se transforme en « *noyé puéril* » ; après la mort de saint Jean, des glaciers paraissent dans le ciel.

1. On voit même une inversion modale puisque l'horizon est maintenant affirmé (« *Oui, je sais qu'au lointain de cette nuit...* », p. 67) et l'altitude niée (« *Vous n'êtes qu'un orgueil menti par les ténèbres...* ») ou éventuelle (« *Les noirs vols du blasphème épars dans le futur* »). Cela montre l'intérêt de recourir aux systèmes classématiques pour décrire des systèmes sémiologiques; et même la nécessité, puisque nous avons dû faire intervenir le temps, sous la forme élémentaire de l'avant et de l'après. Enfin pour rendre la description plus précise, il aurait fallu tenir compte de la catégorie « contraction » vs « expansion », pour définir la qualité des mouvements, et de la catégorie « destinataire » vs « destinataire » pour différencier leurs origines et leurs buts.

1.2.3. La situation dans l'espace.
(catégorie « englobant » vs « englobé »)

Nous allons étudier maintenant les rapports des volumes dans l'espace. Malgré sa consonance, on préférera la terminologie inspirée de Jaspers, à celle moins précise de contenu vs contenant, ou intérieur vs extérieur.

Pour l'englobant, sa manifestation la plus évidente est le Moi. Nous ne pouvons, comme le fait Mallarmé, mêler le vocabulaire du sensible et celui de la métaphysique, aussi nous considérons le Moi comme un lieu de l'espace.

Cet englobant est décrit comme euphorique : « *Affligé de périr... (Tel vieux Rêve) a ployé son aile indubitable en moi.* » Et il s'oppose à être englobé, c'est-à-dire nie tout autre englobant¹ :

« *Luxe, ô salle d'ébène...*

Vous n'êtes qu'un orgueil menti par les ténèbres

Aux yeux du solitaire ébloui de sa foi » (p. 67),

comme le Moi est associé à la lumière², on pourrait le rapprocher du terme positif dans le système de la couleur.

Un autre terme, la chambre, est également affirmé comme englobant (« *Clos les volets* », demande Hérodiade, p. 48). En même temps, comme le Moi, il est opposé à l'espace et refuse la brise :

« *Jalouse d'apporter je ne sais quel espace*

Au simple jour très vrai du sentiment » (p. 60).

Si bien que la chambre et le Moi ne sont jamais mis en opposition et sont parfois conjoints : la pensée est une « *chambre ardente* » (Anatole, p. 208); le Moi un reflet de la chambre :

« *... Vous ayant reflétés, bijoux du mur natal*

Armes, vases, depuis ma solitaire enfance » (p. 45).

(Il reste évidemment entre la chambre et le Moi une différence de dimension, et aussi de couleur – la chambre étant associée au « rose ». Cf. p. 60 et 68.)

1. Sauf la chambre (voir plus loin).

2. « *éclat intérieur* » (Noces, p. 118). Remarquons aussi que le Moi s'oppose à la « *salle d'ébène* » comme « affirmation » à « négation ».

On voit alors le rôle de la fenêtre qui permet ou non le passage du Moi englobant au Moi englobé. Le cygne pris dans sa glace, la dentelle flottant contre la « *vitre blême* », illustrent l'ambiguïté de cette limite, qui sépare et unit¹. Sa pâleur peut la faire assimiler à ce que nous avons appelé le « terme ambigu ».

Étudier les mouvements vers l'un ou l'autre terme de la catégorie nous aidera à préciser leurs rapports : Le passage du Moi englobant au Moi englobé est nettement dysphorique. A la mort de saint Jean, sa tête, « *de cachot ivre* » (*Noces*, p. 182), vole dans l'espace², comme le soleil couchant, « *certes, au dehors, choit* » (*Noces*, p. 184). Ou bien la mort de Verlaine, c'est

« ... *le solitaire bond*
Tantôt extérieur de notre vagabond » (p. 71).

Ce passage peut aussi être présenté comme un enfouissement : le « *princier amant* » fait

« *Dans la considérable touffe*
Expirer comme un diamant
Le cri des Gloires qu'il étouffe » (p. 75).

En considérant l'englobant comme le terme positif de la catégorie et l'englobé comme terme négatif, et si l'on admet que le mouvement décrit la relation de dominance, ce passage à l'englobé peut être considéré comme le terme complexe négatif de la catégorie. (Ce qui est confirmé, dans une certaine mesure, par le « rouge », la « chute » qui lui sont associés.)

Le mouvement inverse est euphorique, et si « *la famille des Iridées* » est exaltante, c'est que chacune :

« ... *Se para*
D'un lucide contour lacune
Qui des jardins la sépara » (p. 56).

1. Voir aussi *les Fenêtres*, p. 32. Notons que le cygne est en opposition avec deux englobants : l'espace, qu'il nie, et qui le tue; son Moi antérieur « *le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui* ». Il se trouve donc entre le moi englobant et le moi englobé.

2. Hérodiade « *jette la tête par la fenêtre – en le bassin – coucher au loin* » (*Noces*, p. 139).

De la même façon, un « regard diaphane »

« *Isole parmi l'heure et le rayon du jour* » (p. 55)

les paroles ou les fleurs qui survivent à Gautier. Ce passage peut situer le terme complexe positif de la catégorie (il est d'ailleurs associé au terme homologue dans la catégorie du mouvement ; cf. p. 56).

La description qui précède permettra d'étudier un autre groupe de manifestations.

L'englobant le plus affirmé est évidemment le tombeau,

« *Et l'on ignore mal élu pour votre fête
Très simple de chanter l'absence du poète
Que ce beau monument l'enferme tout entier* » (p. 54).

Mais, résumons Mallarmé, comme le tombeau nie le Moi – qui se définit, nous l'avons vu, par l'affirmation – il ne contient que le néant et devient « *son propre sépulcre* » (p. 447) « *où gît tout ce qui nuit* » (p. 55).

La chambre, mais « *la chambre vide* », constitue le second terme parallèle à la première description. Elle s'oppose aussi à l'espace et voici « *... les constellations et la mer, demeurées, en l'extériorité, de réciproques néants* » (p. 436). Cette chambre, comme le tombeau, contient le néant, ou bien un sylphe inexistant car :

« *... deux bouches n'ont
Bu, ni son amant ni ma mère
Jamais à la même Chimère...* » (p. 74),

ou bien des objets qui ne s'opposent pas à elle comme englobé à englobant, et qui sont vides eux aussi :

« *Le pur vase d'aucun breuvage
Que l'inexhaustible veuvage...* » (p. 74).

La chambre diffère du tombeau autrement que par ses dimensions, parce qu'elle est peut-être « grise »¹, alors qu'il est « noir ». Ce qui

1. Voir le « *frémissement gris* », p. 440. En vérité, la chambre s'oppose au tombeau comme l'hypothèse à la négation : elle « *imagine* » ses « *hôtes* » (p. 448), alors qu'il les nie. Parallèlement, dans le premier système, le Moi et

engage à les situer comme terme neutre, et négatif, de la catégorie.

Ici, le passage de l'englobant à l'englobé est décrit comme euphorique – (et son absence comme dysphorique) :

« ... *Tristement dort une mandore...*

Telle que vers quelque fenêtre

Selon nul ventre que le sien

Filial on aurait pu naître » (p. 74).

Ce passage à l'englobé n'est donc plus une mort mais une naissance ou une résurrection (ainsi l'ombre de Baudelaire s'absente du « *voile qui la ceint* » ; p. 70); ou bien la voix traînant « *dans les plis jaunes de la pensée* » s'élève par les trous du suaire (p. 42). On peut le situer comme terme complexe positif de la catégorie (il se trouve d'ailleurs associé aux termes homologues – « jaune » et « montée » – des systèmes déjà décrits).

Le mouvement inverse a une valeur contraire : c'est la descente d'Igitur de sa chambre au tombeau (p. 436); au début de l'*Hommage à Wagner* c'est la moire qui « *dispose plus qu'un pli seul sur le mobilier* » ; « *le tassement du principal pilier* » faisant s'écrouler la pièce; le grimoire qui est enfoui « *dans une armoire* ». Dans tous les cas l'englobant se trouve « renforcé » par la réduction de ses dimensions ou l'affirmation de ses limites. Situons donc le mouvement comme le terme complexe négatif de la catégorie (il est d'ailleurs associé aux termes homologues des autres codes).

Résumons les résultats obtenus ¹ :

Premier système :

positif	c. positif	neutre	c. négatif	négatif
« Moi »	« isolement »	« chambre »	« devenir englobé »	« espace »

Second système :

positif	c. positif	neutre	c. négatif	négatif
« espace »	« devenir englobé »	« chambre »	« vers le tombeau »	« tombeau »

la chambre s'opposaient comme l'affirmation (de la lumière) à la concession. (Cf. « *Excepté qu'un trésor présomptueux de tête*

Verse son caressé nonchaloir sans flambeau », p. 68.)

1. Les dénominations qui servent à repérer chaque terme sont insuffisantes, mais la catégorie ne se manifeste pas de façon simple.

On a compris à observer ces deux systèmes qu'il s'agit d'un seul et même code, à cinq termes, mais inversé selon qu'il décrit la vie ou la mort. Il se complète même par un terme complexe, particulièrement révélateur, le tombeau ouvert (voir par exemple « *le temple enseveli* », p. 70).

1.2.4. Les sons.

Le système des sons aura un intérêt particulier puisqu'il distingue les genres de messages possibles.

Une opposition constitutive de catégorie ne se remarque que par la présence d'un terme complexe, le « *silence tonnant* » (p. 490), ou le « *tonnerre muet* » (p. 365). A titre d'hypothèse la catégorie peut être formulée : « grand bruit » vs « silence ». Le « *silence déjà funèbre* », « *l'avare silence* » est homologue d'autres termes négatifs (« noir » et « tombeau »). On peut voir par « *l'intérieure foudre* » (*Noces*, p. 203) que le tonnerre a aussi des homologues dans les termes positifs d'autres systèmes (« englobant » et « lumineux »).

Entre les deux termes on peut placer le « chuchotement » que ce soit « *ce doux rien par leur lèvre ébruité, Le baiser...* » (p. 51) ou le nom « *rien que chuchoté de sœur* » (p. 61). Admettons qu'il s'agit du terme neutre de la catégorie, ni silence, ni grand bruit. Il est d'ailleurs associé à d'autres termes neutres « chambre », et « rose » (cf. p. 61), ce qui permet de mieux comprendre :

« *Cette rose ne l'interrompt
Qu'à verser un silence pire* » (p. 62).

Comment situer maintenant le rire et la musique ? (Musique et chant sont conjoints comme on le verra au troisième chapitre et, mieux, dans *la Musique et les Lettres*, p. 645.) Rire et musique ont en commun leur intensité :

« *Trompettes tout haut d'or...* » (p. 71).
« *... Rire très haut sa victoire* » (p. 75).

Ils s'opposent en ceci que le rire n'est pas décrit comme un message et ne paraît que dans les textes érotiques (*l'Après-midi d'un Faune, M'introduire...*[¶][p. 75], etc.). Il[¶] semble dominer vers le

terme négatif, car le silence lui succède et le rire a, si l'on peut dire, un aspect terminatif. Il est d'ailleurs associé à des termes complexes négatifs « rouge » et « descente ».

- « ... *Comme mourir pourpre la roue*
- *Du seul vespéral de mes chars* » (p. 75).
- « ... *J'allais cacher un rire ardent*
sous les replis... » (p. 52).

Ces présomptions le situent comme terme complexe négatif de la catégorie.

La musique et le chant sont euphoriques : si le cygne « *sans espoir se délivre* », c'est « *pour n'avoir pas chanté la région où vivre...* », les trompettes accompagnent la résurrection de Wagner (p. 60) et succèdent au « *silence funèbre* ». De plus la musique est associée à « montée » et « doré ». Situons alors musique et chant comme terme complexe positif; et voilà constituée une catégorie à six termes.

Il reste une série d'autres manifestations, toutes opposées au silence, mais on ne trouve pas d'opposition nette qui les constitue en catégorie. On peut cependant les interpréter comme une transformation, maintenant familière, de la catégorie déjà décrite. (Nous supposerons alors que ces manifestations peuvent se résumer à l'opposition « grand bruit » vs « silence ».)

On trouve par exemple des sons qui paraissent tenir dans la seconde série de termes la même place que tout à l'heure le chuchotement : la « *voix rappelant viole ou clavecin* » (p. 40), le frôlement de la harpe (p. 54), le froissement qu'entend Igitur (p. 449). Remarquons, comme pour le chuchotement, leur faible intensité, et admettons qu'ils constituent le terme neutre de la catégorie.

Deux autres termes sont distingués ainsi : Hérodiade dit à ses lèvres :

- « ... *Peut-être ignorant le mystère et vos cris*
Jetez-vous les sanglots suprêmes et meurtris... » (p. 48).

Le cri semble tendre vers le silence :

- « ... *Expirer comme un diamant*
Le cri des gloires qu'il étouffe » (p. 74)

« ... et, voix dont la clarté s'altère

L'espace a pour jouet le cri : je ne sais pas » (p. 55).

Il est d'ailleurs associé au naufrage, comme le montre « *le mystère précipité hurlé dans quelque tourbillon...* » (p. 467). Nous pouvons alors le situer comme terme complexe négatif.

Le sanglot paraît en revanche comme une forme affaiblie du chant : Dans *Petit Air II*, la voix du « *hagard musicien* » devient sanglot (p. 66); le sacre de Wagner est « *Mal tu par l'encre même en sanglots sibyllins* ». On peut donc le situer comme terme complexe positif.

Nous obtenons alors :

Premier groupe :

« tonnerre »	« silence »
positif	négatif
« chant et musique »	« rire »
complexe positif	complexe négatif
	« chuchotement »
	neutre

Second groupe :

« tonnerre »	« silence »
positif	négatif
« sanglot »	« cri »
complexe positif	complexe négatif
	« frôlement »
	neutre

Contestables dans le détail, les résultats présentent une certaine cohérence d'ensemble.

1.2.5. Critique.

Avant d'utiliser les résultats obtenus, il convient de réfléchir sur leur validité. On trouve aisément des faits dont les descriptions précédentes ne rendent pas compte. Par exemple dans :

« *(le) regard que j'abdiquai*

*Ici de la gloriole
Haute à ne pas la toucher
Dont maint ciel se bariole
Avec les ors de coucher »* (p. 65).

On remarque que la descente à l'horizon est associée à « doré » alors que la description la donnait pour un équivalent de « rouge » dans le système des couleurs. Mais l'analyse pourra peut-être établir que « abdiquer » appartient à une même classe de contenus que « descente », si bien que dire « *le doré descend* » serait l'équivalent, dans un code, de « *je refuse le doré* », dans un autre; et n'aurait de sens que parce que « doré » est normalement associé à « montée ». Le fait inexpliqué serait alors réintégré à la logique du système.

Par ailleurs, des textes que nous n'avons pas utilisés dans nos inventaires semblent pouvoir être décrits en partie par les codes établis; ce quatrain, par exemple, concorde avec la description de la limite dans le code de l'englobant, et du dépli dans le code de la verticalité :

*« Le beau papier de mon fantôme
Ensemble sépulcre et linceul
Vibre d'immortalité,
A se déployer pour un seul »* (p. 179).

Par leur généralité, les codes établis montrent leur validité. Il reste que les relations entre leurs sèmes constitutifs sont obscurcies parce que les sèmes restent inclus dans des figures nucléaires et donc entourés de sèmes hétérogènes. Mais nous verrons que cela servira l'analyse par la suite.

2 LES CLASSES SÉMIOLOGIQUES

Rappelons que les conjonctions entre termes homologues de différents systèmes sémiologiques nous ont amené à considérer ces systèmes comme des codes, c'est-à-dire comme des formes du contenu et non comme des substances du contenu. Le fait que leurs catégories soient en quelque sorte indépendantes de l'axe qui les résume les rend sans doute capables d'articuler d'autres contenus que cet axe. Ce phénomène pourrait servir à définir la connotation.

Après avoir précisé l'organisation de ces codes et leurs rapports mutuels, nous pourrions considérer chaque série de termes homologues comme une classe de significations qu'il ne restera plus qu'à compléter.

2.1. Des codes sensoriels aux classes sémiologiques.

A. – Pour qu'ils puissent être utiles par la suite, il faut s'interroger sur la structure commune des codes décrits. Or, par négligence ou par dessein, ils ont été présentés de façon diverse : le code des couleurs comme un enchaînement de deux sous-codes; les autres comme deux sous-codes distincts, de même structure, mais constitués par des termes de valeur inverse. De plus, les oppositions utilisées pour distinguer les deux sous-codes ont été d'abord « luminosité » vs « non-luminosité », puis Vie vs Mort.

On peut d'abord avancer l'hypothèse que les deux sous-codes

d'un même code sont composés par une seule catégorie sémique, dont les cinq termes, combinés avec le terme positif et le terme négatif d'une catégorie binaire (luminosité vs non-luminosité, par exemple), constitueraient un système décrivant dix types de figures nucléaires différentes. Ceci se voit confirmé : on trouve un seul terme complexe en équilibre, composé dans notre description du terme négatif d'une catégorie et du terme positif de l'autre, et qui se comporte donc comme si ces deux catégories se réduisaient à une seule. De plus, on ne voit jamais d'opposition du type « jaune » vs « rose »¹ et s'il s'en rencontre du type « jaune » vs « doré » (cf. *les Fenêtres*, p. 32), elles n'appartiennent qu'à la catégorie « luminosité » vs « non-luminosité ». De la même façon, l'opposition « blanc brillant » vs « blanc pâle » se réduit à une opposition entre « luminosité » et « non-luminosité ». Cela indique pourquoi les schémas des deux derniers codes ne présentaient pas le terme ambigu pourtant décrit : l'englobant, par exemple, s'oppose à la limite comme à l'englobé tout entier; bref, chaque pôle s'oppose au terme ambigu comme à l'autre catégorie tout entière, c'est-à-dire à un niveau hiérarchiquement supérieur.

On peut alors formuler le code des couleurs de la façon suivante :

Premier groupe :

$s_1 \rightarrow s_1$: positif : « blanc brillant »

$s_1 \rightarrow (s_1 > \text{non-}s_1)$: complexe positif : « doré », etc.

Second groupe :

$s \text{ non-}l \rightarrow \text{non-}s_1$: négatif : « noir »...

$s \text{ non-}l \rightarrow (s_1 > \text{non-}s_1)$: complexe positif : « jaune », etc.

$(s_1 + s \text{ non-}l) \rightarrow (s_1 + \text{non-}s_1)$: « blanc brillant et noir »

où \rightarrow : relation hiérarchique, s : sème, l : luminosité, s_1 : couleur

1. L'étude d'un système amène nécessairement à remarquer des incompatibilités : le code des couleurs se définit aussi bien par les relations décrites que par l'impossibilité d'autres relations. L'opposition « rose » vs « jaune », « par exemple, sera dite asémantique.

Une seule opposition (s_1 vs non- s_1) articulerait les couleurs et ses manifestations seraient différenciées par la catégorie hiérarchiquement supérieure (luminosité vs non-luminosité) : ce qui explique les symétries perçues intuitivement entre le premier et le second groupe, entre jaune et doré par exemple. Remarquons la simplicité de la description : quatre sèmes peuvent ici constituer dix figures nucléaires, recouvertes par une cinquantaine de lexèmes ou de syntagmes différents.

Il reste maintenant, pour que les codes soient entièrement comparables, à admettre que luminosité et non-luminosité constituent respectivement des qualifications de Vie et de Mort. A ce moment de l'analyse, nous ne pouvons le démontrer mais les conjonctions entre les termes homologues des différents codes l'indiquent assez.

A propos de codes sensoriels qui décrivaient apparemment la dimension cosmologique du contenu, on doit s'étonner qu'intervienne l'opposition entre vie et mort¹, qui appartient à la dimension noologique du contenu. Cela s'explique si l'on tient compte que les textes étudiés manifestent une isotopie complexe, en d'autres termes un double sens.

Précisons bien que vie et mort ne sont pas chez Mallarmé définies par une succession chronologique : l'homme peut être mort pendant sa vie biologique (*la Foule*, p. 54 : « nous sommes la triste opacité de nos spectres futurs »). Comme vivant après sa mort (Gautier, p. 55 : « *Le splendide génie éternel n'a pas d'ombre* »). Or, pour établir le code de la verticalité nous avons fait coïncider la vie et la mort avec un avant et un après : Le premier groupe décrit qualifiait en réalité la mort pendant la vie, le second la vie après la mort. Pour faciliter la lecture des rapports entre les codes, il faut

1. Le statut de Vie vs Mort doit être précisé : nous n'avions nullement le dessein d'étudier la Vie et la Mort chez Mallarmé; mais l'opposition vie vs mort s'est montrée hiérarchiquement supérieure à toutes les oppositions étudiées. Vie et Mort apparaissent donc comme deux espaces sémiologiques (ou deux actants-deixis) qui résument tout le contenu décrit. Dès lors, compléter la description reviendra à trouver de nouvelles qualifications de Vie et de Mort (dont pour le moment nous ne connaissons que les définitions figuratives apportées par les codes sensoriels).

	POSITIF	C. POSITIF	NEUTRE	C. NÉGATIF	C. POSITIF	POSITIF NÉGATIF (AMBIGU)	NEUTRE	C. NÉGATIF	NÉGATIF	COMPLEXE
Couleur	blanc brillant	doré	rose	rouge	blanc pâle	jaune	gris	sombre	noir	noir et bl. brill.
Verticalité	A altitude B horizon	montée vers horizon		descente vers extrêmes	horizon extrêmes horizon	montée vers horizon		descente vers extrêmes	profondeur extrêmes	
Situation	moi	isolement	chambre	sortie	limite	sortie	chambre	vers le tombeau	tombeau	tombeau ouvert
Sons	tonnerre	chant musique	chuchotement	rire		sanglot	frôlement	cri	silence	tonnerre muet

donc inverser l'ordre de présentation des groupes codifiant la verticalité.

Les codes décrits sont alors isomorphes ¹, ce qui va permettre de les considérer maintenant comme des classes des termes homologues.

B. — On peut résumer les codes dans le tableau ci-contre.

Nous avons suffisamment souligné les homologies en établissant les codes; rappelons seulement qu'elles ont été établies, comme les codes, par des inventaires beaucoup plus importants que les occurrences données à titre d'exemples.

Il faut préciser la limite de ces homologies : tout d'abord, on n'a pas trouvé de termes neutres dans le code de la verticalité, ni de terme ambigu dans celui des sons. Cela n'empêche pas la manifestation d'homologies entre les termes restants.

Par ailleurs, les homologies peuvent être contractuelles, c'est-à-dire de la forme :

$$\begin{array}{ll} \text{si } A \equiv B & A' \equiv B' \\ \text{si } A' \equiv B & A \equiv B' \end{array}$$

mais ceci uniquement pour les codes de l'espace.

Enfin, elles ne sont pas toujours manifestées, et la présence de « rose », par exemple, n'entraîne pas nécessairement celle de « chuchotement »; on voit mal comment une règle de ce genre serait possible.

Les classes de termes homologues sont au nombre de dix; dans les cas les moins favorables elles se limitent à trois termes. Elles sont solides dans la mesure où nous avons tâché d'établir chaque code séparément, pour ne constater qu'ensuite les homologies.

1. Selon Cl. Lévi-Strauss, les codes sensoriels utilisés par les mythes sud-américains montrent la même propriété. Voir *le Cru et le Cuit*, p. 178. Notons que les codes sensoriels de ces mythes se limitent à trois ou quatre termes. Ceux des poèmes étudiés en comptent huit à dix. Ce nombre est remarquable et si l'on ne considérait pas ces codes comme dédoublés par inversion, ils excéderaient la limite de la perception synchronique (six éléments au maximum selon Brôndal). Rien d'étonnant alors que Mallarmé ait été qualifié de « subtil poète ».

On peut les appeler classes sémiologiques. (Ce sont bien des classes, puisque chacun de leurs termes est défini par le même type de relations; et sémiologiques, puisque leurs éléments comportent plusieurs sèmes nucléaires, mais pas de classème.)

Il reste qu'elles sont pauvres. Pour les étendre, il faudrait décrire d'autres codes, mais on cherchera des procédures plus simples, moins fastidieuses et qui pourraient être contrôlées.

2.2. L'extension des classes sémiologiques.

2.2.1. Les directions.

Dès maintenant, nous avons des éléments qui indiquent comment ce travail pourra se faire.

1. Tout d'abord on peut incorporer à chaque classe les unités en relation d'association avec les termes déjà connus; les unités ainsi situées pourront à leur tour être groupées en codes. Par exemple, on peut situer sur l'axe de la consistance « *le sépulcre solide* » (p. 55) qui est clairement en relation avec les termes de la classe négative. Voir aussi « *la massive nuit* » (p. 55) et « *le fer épais des portes du tombeau* » (p. 54). On remarque ensuite « *cet immatériel deuil* » (p. 71, ligne 6) qui renvoie à « *noir roc* » (ligne 1) : il s'agit sans doute là du terme complexe dans le code de la consistance, et l'on peut situer « immatériel » comme terme positif. Ajoutons enfin à la classe complexe négative de Mort la liquidité qui est associée à « descente », à « cri », à « sombre » (voir *la Nue...*, p. 76 et *Un coup de Dés*, p. 457). Nous obtenons une description sans doute partielle :

Axe de la

Consistance :	« immatériel »	« liquidité »	« solidité »
	positif	C. négatif	négatif

Ce genre d'opérations pourrait être répété à propos des odeurs, de la température, du volume (continu vs discontinu), etc.

2. Pour contrôler l'extension des classes sémiologiques, nous pouvons déjà établir une typologie rudimentaire.

Si l'on compare les manifestations des classes neutres et celles des classes complexes négatives ou positives, on remarque des différences d'intensité, pour ainsi dire, qui peuvent être définies par l'opposition supératif vs infératif; par exemple :

AXES	SUPÉRATIF CLASSES COMPLEXES EN DOMINANCE	INFÉRATIF CLASSES NEUTRES
Sons	« le cri » (p. 75) « rire très haut » (p. 75) « trompettes tout haut » (p. 71)	« frôlement » (p. 53) « tout bas par le baiser... » (p. 61)
Dimension	« le trop grand glateur » (p. 57)	« tête si petite » (p. 61) « un peu profond ruisseau » (p. 71)
Luminosité	« irradier » (p. 60 et 71)	« scintillement » (p. 62)
Mouvement	« trouer » (p. 75) « surgir » (p. 56)	« battement » (p. 58) « coup prisonnier » (p. 58)

Ce genre d'opposition a plus d'intérêt qu'il ne semble puisqu'il pourrait rendre compte de l'unité des classes. Des figures nucléaires hétérogènes auraient des places homologues dans des systèmes sémiologiques différents parce qu'elles posséderaient un sème commun (infératif, par exemple).

Pour le moment, ce genre de distinction permet d'orienter l'extension des classes; on retrouve par exemple l'opposition supératif vs infératif dans :

« Dame, sans trop d'ardeur... enflammant la rose... » (p. 60)

« J'allais cacher un rire ardent... » (p. 52);

on ajoutera alors « tiède »¹ à la classe de « rose » (neutre animé) et « ardent » à la classe de « rire » (complexe positif de Vie).

3. Ces progrès des codes sensoriels laissent prévoir une autre façon d'étendre les classes sémiologiques : en observant les qualifications du sémème « *fenêtre* » on voit qu'il est décrit par « blanc pâle » (voir « *la vitre blême* » (p. 74), c'est-à-dire le terme ambigu du code de la couleur ; mais aussi qu'il est le terme ambigu de l'englobant, la limite. On pourrait dire alors que la figure nucléaire de « *fenêtre* », appartient à la même classe que « blanc pâle » et « limite ». De même « *flambeau* » appartiendrait à la même classe que « rouge » et « ardent », etc.

Nous ne poursuivrons pas, car si ces réflexions préliminaires permettent de définir et d'éprouver un peu les classes sémiologiques, leur précision insuffisante montre qu'il faut avant tout établir les conditions et les règles de l'extension des classes.

2.2.2. Les conditions.

On voit que nous voulons étendre les classes sémiologiques jusqu'à diviser en dix groupes toutes les figures nucléaires présentes dans les textes. A première vue, rien ne s'y oppose, car les redondances à tous les niveaux – d'abord la rime – qui caractérisent le discours poétique permettront d'enrichir les classes d'équivalences ; mais rien non plus n'y engage car nous ne savons pas si les schémas d'organisation établis pour les codes sensoriels sont valables ailleurs. On l'admettra à titre d'hypothèse.

1. Jusqu'ici les classes sémiologiques sont très rudimentaires mais nous avons vu que leurs éléments pouvaient qualifier d'autres figures nucléaires.

1. Nous prenons « *ardeur* » au sens figuratif ; rien ne l'interdit. Le lirait-on au sens non figuratif que l'opposition demeurerait. Nous verrons d'ailleurs que les classes sémiologiques abolissent la distinction entre la dimension cosmologique et la dimension noologique du contenu : elles sont déduites de textes poétiques, qui l'abolissent également.

Or il faut bien admettre, comme le montre B. Russel, que les qualités définissent les choses, sans quoi le principe d'identité serait remis en question¹. Sur le plan linguistique cela signifie notamment qu'un mot n'a pas d'autre sens que la définition qu'on en donne, et que *pour son contenu* il lui est équivalent.

Le dictionnaire ne nous apprendra pas que chez Mallarmé, du point de vue sémiologique, « *Amour* » est équivalent de « *flambeau* » ou de « *pourpre* »². Par bonheur, le discours, surtout dans les textes poétiques, redéfinit sans cesse ses éléments : c'est ce que l'on appelle le fonctionnement métalinguistique du discours; il se caractérise par un va-et-vient des définitions aux dénominations.

2. Avant d'exploiter les propriétés du discours, précisons une optique un peu particulière. Quand nous lisons qu'« *amour* » est équivalent de « *flambeau* », nous n'allons pas retenir qu'il a une couleur ou une température : nous avons vu que les axes n'avaient aucune prééminence et n'étaient que les supports d'articulations structurelles constituant des codes traduisibles les uns dans les autres; c'est précisément ce qui nous a amené à constituer les classes sémiologiques.

Aussi nous avons retenu seulement la position structurelle des qualifiants d'« *amour* », et non les axes qui les résument. Les définitions cherchées ne sont donc pas substantielles mais formelles. Ce n'est qu'une fois les classes sémiologiques constituées que nous pourrons, au moyen de l'analyse sémique, trouver leur contenu constitutif.

3. Avant de chercher la classe sémiologique de chaque unité du contenu, définissons plus précisément ces unités : jusqu'ici, pour ne

1. B. Russel, *Signification et Vérité*, p. 113.

2. On trouve p. 76 « ... *notre amour tisonne* » et p. 1486 :

« *Une millièrme fois avec ardeur s'apprête
Mon solitaire amour à vaincre le tombeau* »

corrigé p. 68 en :

« ... *Une pourpre s'apprête
A ne tendre royal que mon absent tombeau* »

Notons que « *tison* », « *ardeur* » et « *pourpre* » appartiennent à la même classe sémiologique (complexe négatif de Vie) à laquelle on peut alors joindre « *Amour* ».

pas compliquer l'exposé, nous avons pris pour unité la figure nucléaire simple, qui est recouverte par un lexème. Mais à vrai dire, nous avons déjà décrit des figures nucléaires complexes : « noir et blanc brillant » doit s'écrire :

$$(1 \rightarrow s_1) + (\text{non-1} \rightarrow \text{non-}s_1)$$

Remarquons que ce terme complexe est recouvert par un syntagme « *la tombe de Poe éblouissante* », par exemple. La couverture morphologique des unités sémiologiques a donc une dimension variable.

Si « *la tombe de Poe éblouissante* » est une unité sémiologique, c'est aussi une unité syntaxique (sujet de « *orne* »). L'unité sémiologique choisie sera donc constituée par une ou plusieurs figures nucléaires combinées à des classèmes leur assurant un rôle syntaxique commun dans le même énoncé (ce qui correspond à peu près au nœud verbal ou substantival tel que l'a défini L. Tesnière dans ses *Éléments de Syntaxe structurale*). C'est donc une unité de contenu, dont la couverture lexématique peut avoir, comme nous l'avons vu, des dimensions variables; c'est aussi une unité délimitée par une fonction syntaxique; mais nous ne nous occuperons pas, pour le moment, de différencier les fonctions, et nous dirons que « *le suprême tison* » (p. 69), qui est un actant, est équivalent de « *tisonne* » (p. 76) qui est un verbe : ils appartiennent évidemment à la même classe sémiologique (complexe positif de Vie).

On voit l'avantage de cette disposition : la classe sémiologique de chaque unité du contenu étant fixée, on pourra rétablir ses classèmes pour identifier sa fonction syntaxique, et décrire alors le discours comme une combinatoire de dix classes sémiologiques et de sept fonctions syntaxiques (six actants et un prédicat).

Le choix de cette unité sémiologique a des conséquences pratiques : si elle est constituée par des figures nucléaires de classe différente, elle appartiendra à une classe complexe. « *Du sol et de la nue hostiles* » (p. 70) sera un terme complexe, sol et nue étant les termes positif et négatif du code de la verticalité (leur opposition est d'ailleurs ici lexicalisée par « *hostiles* »).

Il ne semble pas qu'on trouve dans une même unité des

figures d'autres classes que positif ou négatif¹ : les combinaisons du type « jaune et gris » ou « noir et gris » sont probablement asémantiques.

Le plus souvent, une unité composée de plusieurs figures comprend des figures de même classe sémiologique, par exemple « un rire ardent » ou « la vitre blême ».

Soulignons une dernière conséquence notable : une même figure nucléaire simple pourra appartenir à des unités de classe sémiologique différentes : « le sépulcre solide » (p. 71) est une unité de classe négative (composée des termes négatifs dans les codes de la consistance et de l'englobant); mais « la tombe éblouissante » est un terme complexe. Ceci suffit à distinguer nettement cette étude d'une analyse thématique, qui prendrait « le » tombeau pour unité.

2.2.3. Les moyens.

Comment maintenant déterminer la classe de chaque unité ? Pour les textes qui nous intéressent le fonctionnement métalinguistique du discours semble assez simple et peut se réduire à deux processus, la dénomination et la définition, qui paraissent surtout sous la forme, respectivement, de métaphores et de propositions qualificatives. Elles introduisent dans le discours des relations antonymiques qui s'opposent aux relations hiérarchiques inhérentes à la manifestation; on peut donc dire qu'elles assurent en partie le mode d'existence paradigmatique du discours.

Les relations cherchées diffèrent de celles qui ont permis la constitution des codes : ce ne sont plus des relations de disjonction sur un même axe, mais des relations de conjonction entre des axes différents.

1. Les propositions qualificatives « servent à décrire les contenus sémiologiques des actants, qu'elles constituent de la sorte² »; elles éta-

1. Si, on note p. 75 : « *Tonnerre et rubis* ». Il faudrait une analyse diachronique pour en rendre compte.

2. A.-J. Greimas, *op. cit.*, p. 130.

blissent des définitions, c'est-à-dire présentent des expansions partielles des figures nucléaires définies.

Par exemple dans :

« ... mes cheveux qui ne sont pas des fleurs...
 Mais de l'or, à jamais vierge des aromates » (p. 45)

ou :

« ... une extase d'or, je ne sais quoi! par elle nommée sa chevelure » (p. 270), on lira seulement que « *cheveux* » appartient à la même classe sémiologique que « *or* », soit complexe positif de Vie.

Notons que les propositions qualificatives établissent aussi des définitions négatives. Dans l'exemple donné « *cheveux* » et « *or* », de même classe, sont opposés à « *fleurs* » et à « *aromates* » qui sont d'une classe différente (neutre animé). Ce genre d'opposition permet de contrôler la constitution des classes, car à toute opposition syntaxique correspond – cela est remarquable – une opposition sémiologique.

Une dernière question se pose : peut-on considérer comme qualificatives des propositions fonctionnelles étudiées séparément, et non plus comme des unités d'une chaîne de transformations¹ ? Un énoncé comme :

« ... la Terre
 Jette de son éclat l'insolite mystère » (p. 67)

peut être lu comme « la terre est lumineuse », ce qui permet de ranger « *la terre* » dans la classe positive.

2. Nous aurons surtout à tirer parti des métaphores, que E. Benveniste définit comme des « transferts analogiques de dénominations² ». On dira que ce sont des conjonctions entre figures nucléaires appartenant à des axes différents; conjonctions qui

1. A.-J. Greimas admet que « des procédures de transformation des fonctions en qualifications sont théoriquement possibles » (*op. cit.*, p. 161).

2. *Problèmes de Linguistique générale*, p. 28.

impliquent une identité sémique partielle entre ces figures. Aussi d'après :

« *A prompte irradier ainsi qu'aile l'esprit* » (p. 60)

on admettra « *esprit* » dans la même classe que « *aile* » (complexe positif de Vie). On négligera pour le moment la différence entre les axes qui est ici signalée et annulée par « *ainsi que* ».

Ajoutons que les variantes et les corrections des poèmes peuvent être considérées comme des métaphores implicites. Ainsi « *un hymne nu* » (p. 1493) est remplacé par « *un glaive nu* » (p. 70). On pourra alors ranger « *hymne nu* » et « *glaive nu* » dans la même classe, d'autant plus aisément qu'on rencontre :

« *Ces mots – rigides comme une épée
ils le furent –* » (Noces, p. 128).

Rem. : les termes de la classe neutre de Vie peuvent entrer en relation métaphorique avec des termes d'autres classes. Par exemple dans : « *l'espace comme un grand baiser* » (p. 58) ou :

« *Rien, cette écume, vierge vers...
Telle loin se noie une troupe
De sirènes mainte à l'envers* » (p. 27)

Ce sont des termes complexes négatifs de Mort.

Étudier ces métaphores particulières dans leur contexte (poèmes mondains ou érotiques) permettrait peut-être de définir les caractères linguistiques de la préciosité et de l'humour.

3. Il ne faut pas négliger d'utiliser les renvois sémantiques ou formels, qui établissent aussi bien des définitions que des dénominations. On admettra par exemple que deux unités reliées par une anaphore appartiennent à la même classe sémiologique. Ainsi dans :

« *Dis si je ne suis pas joyeux...
De voir en l'air que ce feu troue...
Comme mourir pourpre la roue
Du seul vespéral de mes chars* » (p. 75)

« *ce feu* » (complexe négatif de Vie) renvoie à « *la roue du seul ves-*

péral de mes chars » qui sera donc de même classe – comme le confirment « *pourpre* » et « *vespéral* » (« descente »).

On pourra exploiter aussi les parallélismes syntaxiques : selon le principe célèbre que « la fonction poétique projette le principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison ¹ », ils permettent de dévoiler des équivalences sémantiques. Par exemple :

« *Tout Orgueil fume-t-il du soir*
Torche dans un branle étouffée... » (p. 73)

montre que « *torche* » et « *orgueil du soir* » sont de même classe (aussi bien par leur position comparable que par le parallélisme entre « *fume* » et « *étouffée* »).

Ce principe d'analyse peut s'appliquer à des textes étendus ; en formalisant sommairement la structure syntaxique de *M'introduire dans ton histoire* (p. 75) on obtient par exemple :

PREMIER ACTANT	FONCTION OU QUALIFICATION	DEUXIÈME ACTANT
je héros effarouché talon nu naïf péché (tu naïf péché je ce feu la roue	(m'introduis) fenêtre touche attente n'empêches rit suis joyeux troue meurt	(dans) ton histoire gazon glaciers le péché...) l'air

Si l'on met à part la proposition qui ne fait que renforcer les autres sous une forme négative et inversée, on voit que les premiers actants, déjà rapprochés par des positions homologues, sont liés par des anaphores, sauf « *naïf péché* », mais les propositions aux-

1. R. Jakobson, *Essais de Linguistique générale*, p. 220. Voir aussi N. Ruwet, « L'Analyse structurale de la poésie, » in *Linguistics*, n° 2; et G. M. Hopkins, *Collected Papers*, p. 268.

quelles il appartient sont comparables aux autres; comme d'autre part nous avons déterminé la classe de « feu » et de « roue » (complexe négatif de Vie) nous connaissons du même coup celle de tous les autres; enfin, l'on sait que « rire » et « trouer » appartiennent encore à la même classe, et l'on peut alors y ajouter : « attenter », « s'introduire dans », « toucher », et « être joyeux ».

Tout ceci devra être examiné prudemment, et il faudra contrôler sans cesse la cohérence des divers résultats; mais comme les mêmes lexèmes recouvrent le plus souvent des unités de même classe, comme les mêmes types de métaphores et de qualifications réapparaissent, assez vite les présomptions s'appuient les unes sur les autres pour devenir des certitudes ¹.

2.3. La description des classes sémiologiques.

On ne peut détailler les quelques centaines de recoupements qui ont permis la constitution des classes; on se bornera à grouper leurs termes et à décrire les relations entre ces groupes, relations qui assurent la cohérence des classes. D'autre part les classes comptent des termes qui réapparaissent plusieurs fois, ou des pronoms (d'ailleurs différents selon les classes) : nous ne présenterons qu'une fois les termes répétés, puisque c'est l'analyse qualitative qui nous intéresse.

2.3.1. Les définitions de la vie.

1. La classe positive :

A. – Dans la première colonne figurent les occurrences relevées, sauf mention, dans les textes des pages cinquante-quatre à soixante-seize incluses, c'est-à-dire dans les poèmes postérieurs à mille huit cent soixante-douze.

1. Qui n'ont rien de général, puisque certaines unités ont une classe indéterminable dans un corpus aussi limité.

OCCURRENCES	SÉMÈMES	SÈMES
« <i>Oui, je sais</i> » (p. 67) « <i>nos vrais bosquets</i> » (p. 55) « <i>de vues et non de visions</i> » (p. 56)	Vérité	Assertion
« <i>irradiant</i> » (p. 71) « <i>un astre en fête</i> » (p. 67) « <i>pluie et diamant, le regard diaphane</i> » (p. 55) « <i>son pur éclat</i> » (p. 68) « <i>le splendide génie éternel</i> » (p. 55)	Lumière	Clarté Transparence
« <i>l'ange</i> » (p. 70) « <i>le diamant pur de quelque étoile</i> » (p. 41) « <i>un sens plus pur</i> » (p. 70) « <i>le poète pur</i> » (p. 55)	Pureté	
« <i>reste</i> » (p. 55)	Non-mouvement	
« <i>ces fleurs dont nulle ne se fane</i> » (p. 55)	Éternité	
« <i>un sacre</i> » (p. 71)	Forme ¹	Sonorité Rythme

Dans la seconde colonne, des sémèmes construits à partir des propositions qualificatives présentent le contenu commun à chaque sous-classe, dont les termes de ce fait apparaissent comme des variantes stylistiques. Ces quelques sémèmes résumant chaque classe pourront être mis en corrélation avec d'autres et permettront alors de comparer les classes.

Enfin, dans la troisième colonne, on a voulu présenter des sèmes constitutifs de ces sémèmes : ceci permettra de comparer les sémèmes qui résumant une même classe et de chercher le contenu commun aux unités de cette classe, puis de mettre en évidence les catégories sémiologiques qui articulent les classes entre elles.

Le tableau figure donc, de gauche à droite, le passage de la manifestation à l'immanence, du langage-objet au métalangage.

Rem. : 1) La description sémiologique laisse à désirer; rien n'indique que les unités présentées soient élémentaires. En outre la liste

1. « Forme » est entendu par opposition à « Informe ».

des sèmes est hétérogène puisqu'elle comporte des classèmes : ils nous ont paru appartenir aux sémèmes comme « Vérité » ou « éternité », dans la mesure où ceux-ci sont des classèmes sous forme lexicale.

2) Les occurrences paraissent hétérogènes ; il faudra rendre compte des différences d'axe et des différences d'isotopie (cosmologique ou noologique). On se bornera pour le moment à montrer l'unité des classes.

B. – Relations constitutives de la classe positif : certaines unités, comme « *le splendide génie éternel* » pourraient être situées dans différentes sous-classes. Cela ne fait que montrer l'unité de la classe tout entière. Le lien entre les diverses sous-classes paraît dans d'autres textes. On trouve par exemple « *l'oiseau de diamant vraiment apparu, fait de leur pureté gardée à toutes* » (le Livre, p. 19 A.).

2 La classe complexe positif de Vie :

OCCURRENCES	SÉMÈMES	SÈMES
« <i>vous l'avant fastueux qui coupe...</i> » (p. 27) « <i>le blanc souci de notre toile</i> » (p. 27) « <i>au seul souci de voyager</i> » (p. 72)	Mouvement	Expansion horizontale
« <i>le solitaire bond</i> » (p. 71) « <i>surgir</i> » (p. 55) « <i>s'exalte</i> » (p. 71) « <i>se lancer</i> » (p. 66) « <i>l'oiseau</i> » (p. 66) « <i>ainsi qu'aile l'esprit</i> » (p. 60)	Mouvement	Expansion Supérativité inchoatif
« <i>trompettes tout haut d'or</i> » (p. 74) « <i>chanter</i> » (p. 54)	Forme	Rythme Sonorité Supérativité
« <i>rêve</i> » (p. 70) « <i>mon espoir</i> » (p. 66)	Espoir	optatif

Les relations constitutives :

Parole et musique sont décrites comme des mouvements; sans rappeler la plume d'*Un coup de Dés*, à la fois oiseau, et instrument de l'écriture, on trouve les « *Hiéroglyphes dont s'exalte le millier A propager de l'aile un frisson familier* » (p. 71) comme « *l'aile qui propage A quelque altitude les pages* » (p. 151).

Ensuite la navigation semble simplement la projection sur une ligne horizontale de l'envol vers le ciel; elle est aussi associée à l'écriture (voir notamment *Salut*, p. 27, et *Un coup de Dés*; on remarque dans le *Livre* (p. 53 A) : « *Voile, un des aspects du livre yacht* ».

Enfin les termes abstraits sont aussi définis comme des mouvements : non seulement le rêve est ailé (p. 67) mais aussi l'esprit (p. 60) et l'espoir qui s'élance comme un oiseau (p. 66); on note même « *une impatience de plumes vers l'idée* » (p. 306) et « *le bond de la pensée* » (*Noces*, p. 115). Si bien qu'on ne voit guère de différence de contenu entre « *espoir* », « *pensée* », « *idée* », « *rêve* » et « *esprit* ».

De plus la seule différence entre « *aile* » et « *esprit* », par exemple, n'est peut-être que la suspension de quelques sèmes : « *esprit* » aurait la même figure nucléaire que « *aile* », moins les sèmes qui décrivent sa matérialité. Les notions que l'on dit « riches » ne sont sans doute riches que des multiples déterminations que permet leur faible densité sémiologique.

Quoi qu'il en soit, on voit l'intérêt de présenter dans une même liste des termes abstraits et concrets : on discerne alors les traits communs aux diverses unités – ici les sèmes : « expansion » et « supérativité » ; en même temps, on découvre un élément de la logique qui ordonnait l'apparente diversité des codes sensoriels.

3. La classe neutre de Vie :

Les relations constitutives de cette classe seront montrées à la fin du présent chapitre.

Précisons pour l'instant que le sème « discontinuité » peut être considéré comme l'équivalent dans l'espace de l'aspect itératif.

OCCURRENCES	SÉMÈMES	SÈMES
« sans trop d'ardeur... enflammant » (p. 60)	Chaleur	infératif
« le scintillement du sourire » (p. 62)	Lumière	infératif
« son caressé nonchalait sans flambeau » (p. 68)		itératif
« la touffe » (p. 58)	Forme	discontinu infératif
« l'herbe » (p. 71)		
« quelque gazon de territoire » (p. 75)		
« le souffle de mon nom murmuré tout un soir » (p. 69)	Forme	Sonorité infératif itératif discontinu
« roucoule » (p. 71)		
« mot... rien que chuchoté » (p. 61)		
« rien qu'un battement » (p. 57)	Mouvement	itératif intératif Expansion
« un éventail frais » (p. 60)		
« aile tout bas » (p. 57)		
« une source » (p. 72)		
« renaît » (p. 60)		
« sans tarir » (p. 71)		
« verse » (p. 68)		
« la grâce spontanée » (p. 60)		
« toute notre native amitié monotone » (p. 60)	Changement	itératif duratif
« la même rose » (p. 61)		
« chaque année » (p. 60)		
« semble » (p. 60)	Apparence	
« selon quelque apparence » (p. 60)		

Le même aspect rend compte de l'apparente contradiction, dans notre liste, entre « monotonie » et « non-changement » : la monotonie n'est en effet que la répétition du même mouvement. Ici encore, donc, toute la classe sémiologique se distingue par quelques sèmes : infératif et itératif.

4. La classe complexe négatif de Vie¹ :

OCCURRENCES	SÉMÈMES	SÈMES
« une joyeuse et tutélaire torche » (p. 53) « ce feu » (p. 75) « un baiser flambant » (p. 62)	Chaleur	Supérativité
« notre amour » (p. 76) « trouser » (p. 75) « écorche » (p. 53) « déchirer » (p. 62)	Mouvement	Chute supératif Altération
« orgueil du soir » (p. 73) « occident de désirs » (p. 53) « le suprême tison » (p. 69)	Changement	Aspect terminatif

Il faut recourir à des éléments d'analyse sémique pour dégager l'unité de cette classe : si nous connaissons la constitution d'une figure nucléaire de la classe, nous pouvons connaître aussi des sèmes de toutes les autres figures nucléaires, ceci par le jeu des définitions et des dénominations, qui établissent des identités sémiques partielles.

On a démontré² que le noyau sémique de « tête » comprend

1. M. Richard nous fait remarquer avec raison que cette classe est plus euphorique qu'on ne l'a dit. Au vrai, par sa position structurelle, elle est instable; et au niveau classématique elle se caractérise par la présence de l'aspect terminatif. Ses éléments, indéniablement euphoriques :

« O rire si là bas... » (p. 68)

« Dis si je ne suis pas joyeux... » (p. 75)

se transforment donc; et leurs transformations sont dysphoriques :

« Quoi de tout cet éclat pas même le lambeau s'attarde... » (p. 68)

« Comme mourir pourpre la roue... » (p. 75)

Ceci montre : a) qu'il faudra préciser l'emploi de la catégorie « euphorique » vs « dysphorie ».

b) qu'il faudra préciser si l'on considère une occurrence comme unité de contenu ou comme élément relationnel.

2. Voir A.-J. Greimas, *op. cit.*, p. 38 sq.

le groupement sémique « extrémité + supérativité » auquel peut s'ajouter, accessoirement, le sème « sphéroïdité ».

Or, « tête » apparaît dans cette classe : tête de saint Jean (p. 49). Elle est comparée au soleil qui « redescend incandescent » ; cette comparaison repose évidemment sur le sème « sphéroïdité » qui, transposé en « circularité », définit aussi la roue pourpre « *Du seul vespéral de mes chars* » (p. 75).

Mais ce sont surtout les sèmes « extrémité » et « supérativité » qui vont retenir notre attention : Dans *la Chevelure...* (p. 53), une femme :

*« Accomplit par son chef fulgurante l'exploit
De semer de rubis le doute qu'elle écorche
Ainsi qu'une joyeuse et tutélaire torche ».*

La même association entre le groupement « extrémité + supérativité » et les figures de « rouge » et d'« ardeur » se trouve ailleurs sous la forme d'un « réverbère » où brûle « le gaz récent ».

Ceci engage à chercher si les sèmes « supérativité » et « extrémité » ne paraissent pas, conjoints ou non, dans les autres termes de la même classe :

AXES	MANIFESTATIONS	EXTRÉMITÉ	SUPÉRATIVITÉ
Sonorité	rire		+
Chaleur	flamme		+
Mouvement	trouer (figuratif)		+
	désir (non figuratif)		+
Estimation	orgueil		+
Aspect	« terminatif »	+	

Si le sème « supérativité » peut décrire aussi bien une dimension, une quantité et un mouvement, il est commun à toutes les unités de la classe sémiologique. D'autant que le sème « extrémité » ne se manifeste pas isolément mais dans des unités comportant aussi le sème « supérativité » comme « *orgueil du soir* » ou « *Occident de désirs* ».



Nous avons donc étudié les quatre classes qui définissent la vie (la classe ambiguë, dont nous ne savons si elle définit la vie ou la mort, sera présentée plus loin). Nous pouvons maintenant confronter ces classes et chercher leurs traits communs.

Chaque classe avait d'abord été définie négativement, si l'on peut dire, par les oppositions qui isolaient chacun de ses termes; puis nous l'avions étendue en postulant un contenu commun à tous les termes définis par une même position structurelle. Or il semble bien qu'un tel contenu existe, puisqu'on a trouvé dans certains cas des sèmes communs à tous les termes de la même classe.

Ces sèmes caractéristiques distinguent les sémèmes comparables : « chaleur » appartient à la classe neutre et à la classe complexe positif; mais dans le premier cas cet élément est précisé par « infératif » et dans le second par « supératif ».

De même les classes positif et neutre comprennent « lumière », précisé dans la classe neutre par « itératif » et « infératif ». Si donc un nombre peu élevé de sémèmes permet de résumer toutes les classes, ils sont différenciés dans chacune par un sème caractéristique, et les classes restent comparables mais distinctes en tout point.

On peut alors se demander ce qui fait l'unité des définitions de la vie. Les singularités de chaque classe nous mettent sur la voie : en effet, si « chaleur », « lumière » et « expansion » paraissent ensemble dans la classe neutre (et tous infératifs), ils sont distincts dans les autres classes, « lumière supérative » dans la classe positif, « chaleur supérative » dans la classe complexe négatif et « expansion supérative » dans la classe complexe positif. Ces distinctions

sont exclusives : curieusement, la torche, par exemple, n'est pas décrite comme lumineuse; ni la lumière, comme une source de chaleur; enfin l'élévation n'est accompagnée ni de lumière ¹ ni de chaleur.

Or, mouvement, chaleur et lumière se trouvent réunis dans les descriptions du feu. Nous ne connaissons pas chez Mallarmé de texte qui établisse clairement l'équivalence banale entre la vie et le feu. Mais l'admettre, à titre d'hypothèse, permet de rendre compte de l'unité des classes qui décrivent la vie : chacune, ou une partie de chacune, décrirait une qualité du feu, et l'ensemble de ces qualités constituerait un équivalent de Vie.

Nous pourrions confirmer tout ceci quand les sémèmes résumant les diverses classes de la mort seront venus s'opposer aux définitions de la vie.

2.3.2. Les définitions de la Mort.

Pour la période qui nous occupe, elles comptent nettement moins de manifestations que les autres, et leur description n'en est pas facilitée. Mais la comparaison avec les classes homologues de Vie nous aidera, et permettra ensuite de définir en quoi consiste l'opposition Vie vs Mort.

1. Classe complexe positif de Mort :

La liste des occurrences présente des lexèmes comparables à ceux qui recouvrent les unités de la classe homologue (complexe positif de Vie). On trouvait par exemple « *idée* », on trouve « *penser* ». Mais ces lexèmes comparables recouvrent partiellement des unités sémiologiques dont la valeur est inverse, dysphorique et non plus euphorique ², si bien que « *le bond de la pensée* », par exemple, devient maintenant « *ton morne penser* » qui « *ne monta pas plus haut* ».

1. La lumière s'élève bien, mais elle est émise par un actant statique (voir *Quand l'ombre*, p. 67).

2. On a vu une remarque semblable à propos des codes sensoriels.

OCCURRENCES	SÉMÈMES	SÈMES
« <i>ton morne penser ne monta pas plus haut</i> » (Noces, p. 77) « <i>tristement dort</i> » (p. 74) « <i>rester sur quelque sentier</i> » (p. 66) « <i>captif solitaire du seuil</i> » (p. 69) « <i>un inutile gisement</i> » (p. 72) « <i>s'interrompt</i> » (p. 74)	Non-mouvement	Non-expansion Statisme
« <i>le mât dévêtu</i> » (p. 76) « <i>le principal pilier</i> » (p. 71)	Non-mouvement	
« <i>en sanglots sibyllins</i> » (p. 71) « <i>un monstre d'or</i> » (p. 54) « <i>le hagard musicien... déchiré</i> » (p. 66)	Informité	
« <i>l'angoisse</i> » (p. 68)	Hypothèse	(Dysphorie)

Des différences du même type se remarquent pour toutes les autres sous-classes : « *le blanc souci de notre toile* » est remplacé par « *le mât dévêtu* » ; l'expansion vers l'altitude semble transformée en verticalité : l'« *envol* » deviendrait « *pilier* ». Dans tous les cas le mouvement est nié.

De même pour la forme : en place de chant, on trouve « *le sanglot* » (p. 66).

Enfin il semble que « *angoisse* » ait le même contenu modal que « *espoir* », mais combiné avec le sème « *dysphorie* » au lieu d'« *euphorie* ».

On peut alors avancer que les deux classes sémiologiques homologues comprennent les mêmes contenus, combinés soit avec les termes positifs, soit avec les termes négatifs des deux catégories « *assertion vs négation* » ou « *euphorie vs dysphorie* ».

2. Classe neutre de Mort :

OCCURRENCES	SÉMÈMES	SÈMES
« <i>mon ombre</i> » (p. 69) « <i>un peu d'indivisible cendre</i> » (p. 57) « <i>aucun bouquetier de cristal obs- curci</i> » (p. 61)	Non-lumière	infératif
« <i>émané par mensonge</i> » (p. 61) « <i>ne consent à rien expirer</i> » (p. 74)	Non-mouvement	Non-expansion
« <i>quel feuillage séché</i> » (p. 70) « <i>les trous des drapeaux médi- tants</i> » (p. 75)	Informe	discontinu dysphorique
« <i>mensonge</i> » (p. 61)	Mensonge	
« <i>quelle soie aux baumes du temps</i> » (p. 75) « <i>au sein brûlé d'une antique ama- zone</i> » (p. 76)		Aspect accompli

On trouve là aussi des unités comparables à celles de la classe homologue mais transformées : pour la forme, on voit « *feuillage séché* » au lieu de « *herbe* » ; « *les trous des drapeaux méditants* » opposés à « *ta chevelure nue* » (p. 74) : le sème « discontinuité » persisterait mais serait combiné maintenant à un classème « dysphorie ».

Pour le mouvement, on retrouve la même expansion inférative, mais niée maintenant.

Enfin, l'aspect « accompli » de cette classe s'oppose à l'aspect « non accompli » de la classe homologue de Vie, on trouve :

« *Quelle soie aux baumes du temps
vaut la torse et native nue...* » (p. 75)

et aussi :

« *Qu'un (fruit) éclate de chair humain et parfumant*

*Je pense plus longtemps peut-être éperdument
A l'autre, au sein brûlé d'une antique amazone » (p. 76).*

Le rôle de ces oppositions classématiques sera précisé plus loin.

3. Classe complexe négatif de Mort :

OCCURRENCES	SÉMÈMES	SÈMES
« la triste opacité de nos spectres futurs » (p. 54)	Non-lumière	
« le flot sans honneur de quelque noir mélange » (p. 70) « les opprobres subis » (p. 70) « boue » (p. 70) « baves » (p. 76)	Impureté	Saleté
« quelque guivre » (p. 76) « un vil sursaut d'hydre » (p. 70)	Informité	
« le flot » (p. 57) « cette foule hagarde » (p. 54)	Informité	Pluralité Supérativité
« tout l'abîme vain éployé » (p. 76) « vaste gouffre » (p. 54) « l'amas de la brume » (p. 54)	Informité	
« quel sépulcral naufrage » (p. 76) « le tassement » (p. 71)	Mouvement	Chute
« avarement aura noyé » (p. 76) « agrippant comme avec des serres » (p. 73)	Mouvement	Contraction Supérativité
« les siècles hideux » (p. 67)	Changement	Monotonie Durée
« menti » (p. 67) « une croyance sombre » (p. 55) « le doute » (p. 53)	Mensonge	

On remarque comme dans la classe homologue la récurrence du sème « supérativité » aussi bien pour le mouvement (noyer) que pour la quantité (foule), la dimension (vaste gouffre).

Cette classe complexe présente l'impureté sur divers axes : elle est aussi bien « saleté » qu' « opacité ». Par ailleurs l'impureté est donnée comme équivalente de l'informité, qui paraît aussi bien comme « liquidité » sur l'axe de la consistance, que comme « monotonie » dans le temps. Ces relations sont résumées par des occurrences comme : « *le flot sans honneur de quelque noir mélange* ». La consécution sémique « identité + altérité » pourrait rendre compte à la fois de « monotonie », de « mélange », de « foule » et d' « impureté » (« pureté » étant décrit par « identité »).

4. Classe négatif :

OCCURRENCES	SÉMÈMES	SÈMES
« <i>le marbre lourd</i> » (p. 65) « <i>le roc noir</i> » (p. 71) « <i>la pierre veuve</i> » (p. 7) « <i>le fer épais des portes du tombeau</i> » (p. 54)	Lourdeur	Épaisseur Lourdeur
« <i>le froid</i> » (p. 76)	Froid	
« <i>où gît tout ce qui nuit</i> » (p. 55) « <i>l'enferme tout entier</i> » (p. 54) « <i>se taire</i> » (p. 55)	Non-mouvement	Statisme Contraction
« <i>l'ennui</i> » (p. 45)	Non-changement	
« <i>abolit</i> » (p. 76) « <i>le sépulcre de désaveu</i> » (p. 73) « <i>nie</i> » (p. 68)	Négation	

Les différentes classes de Mort peuvent maintenant être comparées. On ne trouve aucun sémème commun à toutes les classes; ceux qui sont communs à plusieurs classes sont différenciés, dans chaque classe, par des sèmes caractéristiques (les mêmes, semble-t-il, que ceux des classes homologues de Vie) : par exemple, si les classes complexe positif, neutre et négatif sont résumées par-

tiellement par le sémème « non-mouvement », il faut préciser qu'il s'agit respectivement d'une « expansion supérative niée », d'une « expansion inférative niée » et dans le troisième cas, de « statisme ».

L'unité des différentes définitions de la mort paraît donc difficile à dégager. On peut tout de même remarquer que « froideur », « liquidité », « chute » et « obscurité » s'opposent un à un aux descriptions du feu, qui semblaient résumer différentes définitions de Vie. Cependant les rapports entre Vie et Mort ne peuvent se résumer à la seule opposition figurative « feu » vs « eau »; ils sont plus précis et plus complexes, nous le verrons au chapitre suivant.

Nous avons maintenant une idée plus claire des classes sémiologiques : une classe est composée d'unités définies par des positions comparables dans des systèmes homologues; ces unités sont liées par des relations de conjonction; elles ne sont jamais mises en relation d'opposition; elles possèdent un contenu sémique commun¹ qui définit la classe et la différencie des autres; enfin comme les classes homologues de vie et de mort semblent posséder un même indice sémique, elles sont différenciées par la catégorie

	SUPÉRATIF	VS	INFÉRATIF	
Euphorie	« la trompette d'Été » (p. 56)		« mes diverses flûtes » (p. 59)	Vie
vs				vs
Dysphorie	« une trompe ^a sans vertu » (p. 76)		« au creux néant musicien » (p. 74)	Mort
	complexe positif	vs	neutre	

1. Si nous n'avons pu le dégager dans certaines classes (une analyse plus serrée pourrait le faire), il n'en reste pas moins sous-tendu à toute classe du fait des relations de conjonctions établies entre ses unités.

2. Il faudrait une étude stylistique des variations concomitantes des lexèmes et des unités sémiologiques : le suffixe qui transforme *l'aile* » (p. 70) en « *aile-ron* » (p. 62) la fait passer de la classe complexe positif de Vie à la classe neutre.

« euphorie » vs « dysphorie » qui connote l'opposition Vie vs Mort.

Si l'on choisit des unités appartenant à un même axe, on aura par exemple : (*voir tableau page précédente*). Ceci laisse à penser que les catégories sémiologiques qui organisent l'univers sémantique de Mallarmé sont peu nombreuses.

2.4. Des qualifications aux transformations.

Des comparaisons sommaires ne suffisent nullement à organiser l'inventaire des classes. Mais les éléments obtenus par l'analyse de chaque classe vont permettre de construire des modèles. Le passage de la manifestation à l'immanence serait alors achevé.

2.4.1. Le modèle qualificatif.

Soit :

POSITION STRUCTURELLE	CLASSES SEMIOLOGIQUES	NOM DE LA DÉFINITION	SYMBOLE
Classes polaires	Classe positive (de Vie)	Définition positive de Vie	V
	Classe négative (de Mort)	Définition positive de Mort	M
Classes complémentaires	Complexe positif de Vie Complexe négatif de Vie Neutre de Vie	Définition négative de Vie	non-M
	Complexe positif de Mort Complexe négatif de Mort Neutre de Mort	Définition négative de Mort	non-V

A. — A l'intérieur de chaque groupe de classes¹ définissant Vie ou Mort, on peut opérer une distinction selon la position structurale : d'une part, la classe polaire (on l'appellera définition positive); ensuite les classes complémentaires (on les appellera définitions négatives de Vie et de Mort).

Or, on remarque que le sémème « pureté », par exemple, qui résume des définitions positives de Vie ne s'oppose à aucun sémème résumant des définitions positives de Mort, mais s'oppose en revanche à « impureté » qui résume des définitions négatives de Mort. Parallèlement, « froid » qui est une définition positive de Mort ne s'oppose à aucune définition positive de Vie, mais s'oppose à « chaleur » qui est une définition négative de Vie. La mise en corrélation des sémèmes opposés permet de construire le modèle qualificatif :

VIE			MORT		
SYM-BOLES	SÉMÈMES	SÈMES	SÈMES	SÉMÈMES	SYM-BOLES
V ₁	Lumière	clarté transparence	obscurité opacité	Ténèbres	non-V ₁
V ₂	Pureté	identité	altération	Impureté	non-V ₂
V ₃	Forme	rythme	monotonie	Infirmité	non-V ₃
non-M ₁	Chaleur	chaleur	froid	Froid	M ₁
non-M ₂	Légèreté	minceur	épaisseur	Lourdeur	M ₂
non-M ₃	Changement	dynamisme	statisme	Immobilité	M ₃

1. Il s'agit évidemment des classes déjà étudiées : les deux classes restantes (« complexe » et « ambiguë ») seront présentées plus loin.

Ce modèle comprend quatre paliers hiérarchiques :

1. Les deux espaces sémiologiques Vie et Mort, qui paraissent comprendre tout le contenu analysé.
2. Leurs définitions : V et non-M pour vie; M et non-V pour Mort.

Ce second palier retient l'attention : en effet les définitions négatives et positives permettent de présenter le modèle comme la mise en corrélation de deux catégories binaires :

$$\frac{V}{\text{non-V}} :: \frac{M}{\text{non-M}}$$

Pour la forme de son articulation, le modèle est alors identique à la structure achronique du conte populaire, au modèle du mythe proposé par Cl. Lévi-Strauss, ainsi qu'à la description qualitative de l'univers de Bernanos proposée par A.-J. Greimas (*op. cit.*, pp. 218-229). Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il est indépendant des contenus investis : on voit l'intérêt que présente pour la sémantique générale ce modèle constitutionnel.

3. Les dix sémèmes qui composent ces définitions. Ils ont été construits au chapitre précédent.

Leur présentation demande quelques précisions :

- a) le sémème « légèreté » a été déduit de « élévation ».
- b) on a noté que des sémèmes appartiennent aux deux définitions de Vie : ce sont « forme » et « lumière ». Cependant, ils sont admis comme définitions positives car dans la définition négative, ils sont modifiés par des sèmes, « discontinu » et « infératif », qui rapprochent « Forme » de « Informe » et « Lumière » de « Non-lumière ».
- c) de même, « Non-lumière » est commun aux deux définitions de Mort. Il figure dans la définition négative, qui se trouve dans les textes directement opposée à la définition positive de Vie (comprenant « Lumière »), ce qui n'est pas le cas de la définition négative de Mort.

d) nous en verrons un exemple à la fin de ce chapitre, où seront aussi présentés les sémèmes qui ont paru être des classèmes « lexicalisés ».

4. les sèmes qui constituent ces sémèmes et établissent un réseau taxinomique sous-jacent à l'ensemble du modèle. Ils appartiennent tous au niveau sémiologique.

B. – Le modèle est constitué par des sémèmes figuratifs, mais on aurait pu aussi bien le construire avec des sémèmes non figuratifs : il suffit de remplacer chaque sémème du modèle par un sémème non figuratif qui lui est associé dans sa classe sémiologique, et l'on obtient :

VIE			MORT		
SYM-BOLES	SÉMÈMES FIGURATIFS	SÉMÈMES NON FIGURATIFS	SÉMÈMES NON FIGURATIFS	SÉMÈMES FIGURATIFS	SYM-BOLES
V ₁	Lumière	génie	bêtise	Ténèbres	non-V ₁
V ₂	Pureté	gloire	opprobre	Impureté	non-V ₂
V ₃	Forme	sens	hasard	Infirmité	non-V ₃
non-M ₁	Chaleur	amour	abandon	Froid	M ₁
non-M ₂	Légèreté	espoir	désespoir	Lourdeur	M ₂
non-M ₃	Changement	désir	désaveu	Immobilité	M ₃

Ne voyons pas là deux modèles juxtaposés mais un seul qui est articulé par un seul réseau de catégories sémiques présent au niveau figuratif comme au niveau non figuratif, du fait des relations d'équivalence établies entre les unités des deux niveaux.

Avec le modèle qualificatif, la description a gagné un degré en profondeur puisqu'il présente la structure immanente du contenu, alors que les classes sémiologiques ne groupaient que des unités de la manifestation (figures nucléaires simples ou complexes). Précisons bien les relations entre les deux degrés de la description.

D'abord, les sémèmes du modèle constituent des classes fermées, alors que les classes sémiologiques sont ouvertes : leurs unités manifestent les contenus investis dans le modèle sous les couvertures lexématiques les plus variées, et l'on peut étendre les classes en analysant d'autres textes, on ne trouve pas de contenu nouveau qui vienne compléter le modèle.

Ensuite, les classes ont une fonction de spécification : elles combinent les contenus du modèle avec leurs sèmes caractéristiques. Ainsi, on a vu par exemple que « chaleur » peut être manifesté comme « *tiédeur* » (classe neutre : sème infératif) ou comme « *brûlure* » (classe complexe positif : sème supératif); parallèlement, au niveau non figuratif, « amour » peut être manifesté comme « *ardeur* » ou comme « *tendresse* ».

Une troisième fonction intéresse seulement les définitions négatives. Les divisions immanentes du contenu sont inégalement¹ représentées dans la manifestation : les deux groupes de trois définitions positives par deux classes regroupant chacune trois sémèmes; les deux groupes de trois définitions négatives par deux groupes de trois classes qui peuvent ne regrouper que deux sémèmes : on peut alors parler de spécialisation (la classe complexe positif de Vie paraît ainsi « spécialisée » dans la chaleur).

Ces spécialisations vont même plus loin et l'on peut en remarquer au niveau classématique : ainsi pour décrire les diffé-

1. Les inégalités sont considérées ici comme qualitatives; elles confirment que dans les univers mythiques les termes complémentaires, notamment complexes, ont une place privilégiée.

rences aspectuelles à l'intérieur d'un même groupe de classes, on peut proposer le schéma suivant :

	COMPLEXE POSITIF	NEUTRE	COMPLEXE NÉGATIF
VIE	inchoatif	duratif non accompli	terminatif (hypothétique)
MORT	inchoatif (nié)	duratif accompli	terminatif

Il faut aussi noter des différences temporelles : si dans un texte sont manifestées les classes neutre et complexe négatif de Vie, la première succède à la seconde, et non l'inverse (voir *victorieusement*, p. 68); cet ordre est inversé pour les classes homologues de Mort.

2.4.2. Vers le niveau classématique.

1. Ces détails prendront leur sens quand nous aurons examiné les sémèmes qui ont paru être des classèmes « lexicalisés ». Nous les appellerons sémèmes fonctionnels. Ce sont :

a) « changement ¹ » et « non-changement » qui semblent résumer aussi bien l'opposition « procès » vs « non-procès », que l'opposition « durée » vs « non-durée », manifestée, par exemple, comme « Ennui » vs « Éternité ».

b) « Mouvement » et « non-mouvement » qui résument l'opposition sémique « statisme » vs « dynamisme »; elle peut être combinée avec l'opposition « expansion » vs « contraction » (nous avons vu qu'une source lumineuse fixe pouvait être décrite en même temps par « expansion » et « statisme »).

1. « Changement » a déjà paru dans le modèle qualificatif : c'est un signe de notre perplexité.

c) Les sémèmes modaux, « vérité »_a vs « mensonge » par exemple; il semble d'ailleurs que de nombreux sémèmes du modèle qualificatif aient un contenu modal (« espoir », par exemple).

Or, du fait des relations qui constituent les classes, les sémèmes fonctionnels sont associés à des sémèmes qualificatifs; ceci de façon préférentielle, si l'on peut dire, et « Vérité » n'est associé ni à « pureté » (V₂), ni à « forme (V₃) mais à « Lumière » (V₁): on trouve : « *les panneaux luisants de sa certitude* » (p. 448) ou « *faire scintiller... l'authenticité glorieuse* » (p. 663). Par ailleurs « doute » est associé à « ténèbres » (« *mon doute, amas de nuit ancienne...* », p. 50). On a donc :

lumière = vérité
ténèbres = doute
et : lumière vs ténèbres

Ces éléments doivent être confirmés par homologation, et l'on doit avoir :

lumière vs doute
et
vérité vs ténèbres

On trouve en effet : « *la lueur a heurté le doute* » (p. 449) et « *... menti par les ténèbres* » (p. 67).

2. Des opérations de cette sorte permettent de constituer un modèle fonctionnel (*voir tableau page suivante*).

Tout d'abord, comme des sémèmes fonctionnels comparables appartiennent à des groupes de définitions différents, nous pouvons maintenant apercevoir des relations qui ne paraissent pas dans le modèle qualificatif : on voit que « forme » (V₃) et « froideur » (M₁) sont associés à « non-mouvement »; « pureté » (V₂) et « immobilité » (M₃) à « non-changement ». D'où une ambiguïté entre les définitions positives de Vie et de Mort, qui paraît clairement dans *Ses purs ongles* (p. 68), *Le vierge, le vivace...* (p. 67), *Hérodiade* (p. 45), etc.

VIE				MORT			
	SÉMÈMES QUALIFICATIFS	SÉMÈMES FONCTIONNELS	SÉMÈMES	SÉMÈMES	SÉMÈMES FONCTIONNELS	SÉMÈMES QUALIFICATIFS	
V ₁	lumière génie	vérité	assertion	hypothèse	doute	ténèbres bêtise	non-V ₁
V ₂	pureté gloire	non- changement	non- altération	altération	changement	impureté opprobre	non-V ₂
V ₃	forme sens	non- mouvement	statisme	contraction non- expansion	mouvement	informité hasard	non-V ₃
non-M ₁	chaleur amour	mouvement	expansion	contraction	non- mouvement	froid abandon	M ₁
non-M ₂	légereté espoir	espoir	optatif	négation	mensonge	lourdeur désespoir	M ₂
non-M ₃	changement désir	changement	altération	non- altération	non- changement	immobilité désaveu	M ₃

3. L'observation du modèle peut conduire à des remarques plus générales : si les définitions positives de Vie et de Mort comprennent « non-changement », les définitions négatives comprennent toutes deux « changement »; or, selon l'hypothèse naïve que la manifestation de « non-changement » doit suivre ou précéder celle de « changement » (comme dialectiquement un état suit ou précède un procès) on est conduit à considérer les différences temporelles entre les différents groupes de définitions, et l'on obtient ¹ :

1. Une étude sommaire des transformations laisse prévoir que cet ordre de manifestation des définitions de Vie et Mort vaut pour la Vie après la Mort et la Mort après la Vie; il doit être inversé s'il s'agit de la Vie avant la Mort et de la Mort avant la Vie (voir l'exemple analysé p. 95).

VIE		MORT	
V	après	avant	non-V
non-M	avant	après	M

Cela veut dire que la manifestation d'une définition positive pré-suppose celle d'une définition négative. On voit l'intérêt de ce principe : d'une part, il rend compte de l'ordre¹ selon lequel les différentes classes sont manifestées dans les textes; mais surtout il transforme le modèle qualificatif achronique en modèle diachronique, et montre l'intrusion de l'histoire dans la permanence.

Par ailleurs, on remarque que les oppositions modales ne sont pas rigoureuses et pourraient s'écrire :

VIE		MORT	
V	assertion	négation	M
non-M	optatif	dubitatif	non-V

4. Par rapport au modèle qualificatif, le modèle fonctionnel présente donc un double décalage : pour le mode, les définitions négatives s'opposent entre elles et les positives entre elles; pour le temps, les deux définitions négatives s'opposent aux deux définitions positives (comme avant à après). Ces deux décalages interfèrent de

1. Cet ordre est complexe : nous avons vu qu'à l'intérieur d'un groupe de trois classes constituant un ensemble de définitions négatives (et désigné ici comme « après »), il y a également un ordre de succession; un algorithme dialectique qui décrirait les transformations présentes dans les textes étudiés aurait donc deux paliers.

façon intéressante : si par exemple une définition positive de vie précède une définition négative de vie, elle est niée :

« ... le diamant pur de quelque étoile, mais Antérieure, qui ne scintilla jamais » (p. 41).

Sans aller plus avant, on peut admettre que les relations précises, terme à terme, entre modèle qualificatif et modèle fonctionnel règlent les transformations de l'univers mallarméen; et que le décalage entre les deux modèles rend compte du déséquilibre qui fait évoluer l'univers ainsi réglé.

5. Les classes sémiologiques assurent les relations entre les deux modèles, par les sèmes fonctionnels qu'elles comprennent. Par là, elles montreraient le passage du contenu axiologique ¹ au contenu idéologique.

Dans la limite de cette étude, nous pouvons seulement montrer qu'elles servent de supports à des transformations; rappelons quelques faits :

a) A l'intérieur d'un même espace sémiologique (vie ou mort) la définition positive et la définition négative peuvent comporter des sèmes comparables spécifiés par des indices sémiques différents (voir au début de ce chapitre). Il en est de même à l'intérieur d'un groupe de classes composant une définition négative. Un changement d'indice sémique suffirait à assurer le passage d'une définition à l'autre, et d'une classe à l'autre à l'intérieur d'une même définition.

b) Puisque les classes homologues spécifient d'une même façon des sèmes différents, le passage d'un espace sémiologique à l'autre pourrait avoir pour support le sème commun à deux classes homologues (par exemple dans *Sur les bois* (p. 67), « mon ombre », classe neutre de Mort (sème infératif) devient « Ame... tremblante », classe neutre de Vie (sème infératif) ².

1. Le modèle qualificatif est connoté dans son ensemble par l'opposition euphorie vs dysphorie.

2. Ceci ne vaut pas pour les définitions positives de Vie et de Mort, qui ne sont jamais opposées dans un même énoncé; elles ne se placent qu'au début et à la fin d'une opération dialectique (voir l'exemple donné).

Nous allons voir comment les propriétés des classes peuvent se combiner, en étudiant l'évolution des contenus dans *Remémoration d'amis belges* (p. 60) :

a) « non-lumière », sème présent dans la définition positive de Mort : « *la pierre veuve* » (ligne 4) est modifié par un sème infératif, d'où « *la vétusté presque couleur encens* » (ligne 2); il y a alors passage à une définition négative de Mort (classe neutre). Le même passage se remarque sur l'axe de la consistance : la pierre « *flotte* ».

b) De cette classe neutre de mort (« *pour baume antique le temps* », ligne 6), on passe à la classe neutre de Vie (« *notre amitié neuve* », ligne 8) par le truchement d'un même indice sémique : « infératif » (voir aussi pour « *amitié* », *Sonnet*, p. 60, et pour « *baume* », *Sonnet*, p. 61).

c) De cette classe neutre de Vie, on passe à la classe complexe positif (« *un autre vol* », ligne 13) par l'adjonction d'un sème supératif (« *multipliant l'aube* », ligne 10).

d) Enfin l'on passe peut-être à la classe positif de Vie (« *irradier* », ligne 14); et donc à une définition positive de Vie.

L'opération dialectique aura consisté à :

suspendre M	(1. 4)
poser non-V	(1. 2)
suspendre non-V	(1. 5-6)
poser non-M	(1. 8)
suspendre non-M	(1. 13)
poser V	(1. 14)

et il y a eu de plus un changement de classe à l'intérieur de non-M (1. 10).

6. Que les classes sémiologiques soient non seulement des unités de contenu mais des moments dialectiques, cela nous permet de rendre compte des classes qui n'avaient pu être présentées :

a) *Classe ambiguë* (positive de Mort, négative de Vie) :

OCCURRENCES	SÉMÈMES	SÈMES
« <i>une dentelle</i> » (p. 74) « <i>une guirlande</i> » (p. 74) « <i>le si blanc cheveu</i> » (p. 76)	Forme	discontinu infératif
« <i>n'entrouvrir</i> » (p. 74) « <i>flotte</i> » (p. 74) « <i>traîne</i> » (p. 76) « <i>n'ensevelit</i> » (p. 74) « <i>le très blanc ébat au ras du sol</i> » (p. 76) « <i>cet unanime blanc conflit</i> » (p. 74)	Mouvement	non-expansion non-statisme non-contraction itératif
« <i>son jeu monotone</i> » (p. 54)	Changement	itératif
« <i>dénie</i> » (p. 76) « <i>ment</i> » (p. 64) « <i>s'abolit</i> » (p. 74)	Négation	

Cette classe étant résumée par des sémèmes de non-M (Forme discontinue, mouvement itératif) et de M (négation) on peut la symboliser dans son ensemble comme : $M + \text{non-M}$. Qualitativement elle serait donc le terme complexe de la catégorie : M vs non- M . Comment ce complexe peut-il se constituer ? Il faudrait pour en rendre compte une étude des transformations, ce qui excède notre propos. On retiendra seulement que cette classe n'introduit aucun élément nouveau dans la taxinomie sémiologique déjà mise en évidence.

 b) *La classe complexe* :

La première analyse se révèle imprécise et cette classe doit être divisée en deux groupes.

A (voir premier tableau ci-contre p. 83).

Chaque unité peut être formulée comme : $(V + \text{non-V})$, et constitue alors un terme complexe de la catégorie V vs non- V .

SÉMÈMES	SÈMES	V	NON-V	SÈMES	SÉMÈMES
Forme	euphorie	« <i>souriant</i>	<i>fracas</i> » (p. 71)	chute	informité
		« <i>tutélaire</i>	<i>poison</i> » (p. 70)		impureté
		« <i>tranquille</i>	<i>désastre</i> » (p. 55)		mouvement
		« <i>temple</i>	<i>enseveli</i> » (p. 70)	contraction	

B

SÉMÈMES	SÈMES	V	M	SÈMES	SÉMÈMES
Lumière		« <i>transparent</i>	<i>glacier</i> » (p. 67)	dysphorie	Froid
		« <i>éblouissante</i>	<i>tombe</i> » (p. 70)		Lourdeur
		« <i>immatériel</i>	<i>deuil</i> » (p. 71)		

Chaque unité peut être formulée comme : (V + M).

Il faudrait vérifier si les unités des deux groupes A et B sont ou non employées de la même façon dans la dialectique singulière qui les constitue. Notons seulement qu'elles ne présentent aucun contenu qui ne soit déjà décrit.

2.4.3. Niveau sémiologique et niveau classématique.

On voit que la solidité des classes sémiologiques a besoin d'être mise à l'épreuve; pour le faire, et aussi pour étendre l'ana-

lyse à un autre niveau, on peut observer s'il y a entre les unités sémiologiques décrites et les classèmes qui leur sont combinés des corrélations assez précises pour n'être pas accidentelles. Nous nous bornerons à quelques indications.

A. - Au niveau du syntagme :

a) catégories nominales : études par exemple le genre des unités de la classe neutre de V et de celles de la classe complexe négatif de V. Dans la première, où l'on trouve « Dame », « rose », etc., on compte 61 % de féminins; dans la seconde, où l'on trouve « amant », « flambeau », etc., on compte 68 % de masculins. Il y a alors probablement des corrélations qualitatives entre « infériorité » et « féminin » d'une part, « supériorité » et « masculin » d'autre part; elles se traduiraient en français par quelque chose comme « la femme est une petite chose fragile », et « l'homme est un héros vainqueur ». On reconnaît là une axiologie sociale.

b) catégories verbo-nominales : les classes qui comportent le classème « Informité » comptent plus de pluriels que les autres; cela est clair.

c) catégories verbales : les classes de Mort comprennent plus de verbes à la troisième personne (ne renvoyant pas au scripteur).

d) Les déterminants anaphoriques (possessifs, démonstratifs) paraissent plus souvent dans les classes de Vie.

B. - Au niveau de l'énoncé :

a) La transitivité : quand une unité de la classe ambiguë est le premier actant d'un énoncé, le verbe est transitif dans 5 % des cas; quand c'est une unité de la classe neutre de Vie, le pourcentage est de 95 %.

b) Les catégories actantielles : si une unité de la classe complexe positif de vie est le premier actant d'un énoncé, une unité de la classe neutre de vie le second actant, l'énoncé est négatif¹. Par exemple :

1. Une telle règle, apparemment grammaticale, recouvre bien sûr des contenus axiologiques du type « l'activité littéraire est incompatible avec l'érotisme ».

« *Jamais de chants ne lancent prompts
Le scintillement du sourire* » (p. 62).

On pourrait donc définir un système de compatibilités entre structures sémiologiques et structures grammaticales.

C - *Au-delà de l'énoncé* :

On trouve des groupes d'énoncés qui sont composés d'unités appartenant à une seule classe : on peut alors parler d'isotopie sémiologique. Par exemple, dans le *Sonnet* (p. 61) les deux tercets ne comprennent que des unités de la classe neutre de Vie; les quatrains confirment cette isotopie en niant des unités d'autres classes (« *sans trop d'ardeur* », ligne 1, « *je ne sais quel espace* », ligne 7).

De tels textes montrent la concordance parfaite d'une isotopie sémiologique et d'une isotopie classématique.

Chez Mallarmé au moins, il existe donc des rapports précis entre lexique et grammaire.

Épilogue.

Ce travail interrompu, on s'aperçoit qu'il aurait dû commencer par traiter avec moins d'intrépidité la question des relations logiques dans le langage - qui reste fort complexe comme le montrent les travaux de O. Ducrot.

Une autre insuffisance, elle, peut être justifiée : si l'on s'est abstenu de poser la question de l'interprétation, prenant, dans la mesure du possible, les mots « au pied de la lettre », c'est en prévision d'un développement ultérieur de cette étude qui compléterait la description au niveau choisi. En effet, on voudrait grouper autour d'axes communs des unités sémiologiques appartenant à des classes différentes, à l'exemple des codes sensoriels décrits. Ainsi se constitueraient un code des idées, un code des moments du jour, un des personnages, etc.

Une étude de la substance du contenu serait alors permise; et d'autre part le tableau constitué par l'étagement des codes, une

vingtaine environ, décrirait les lectures possibles de chaque unité sémiologique : lecture verticale, selon la classe sémiologique; et lecture horizontale, selon le code auquel elle appartient. Ainsi l'on entrevoit une logique de l'interprétation, qui, par la combinatoire d'un nombre limité de types sémiologiques, rendrait compte du nombre presque infini de lectures que permet un même poème.

3. BIBLIOGRAPHIE

- MALLARMÉ, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1945.
- MALLARMÉ, *Les Noces d'Hérodiade*, Présentation de Gardner Davies, Gallimard, 1959.
- MALLARMÉ, *Le Tombeau d'Anatole*, Présentation de J.-P. Richard, Seuil, 1961.
- RICHARD (J.-P.), *L'Univers imaginaire de Mallarmé*, Seuil, 1961.
- SCHERER (J.), *Le « Livre » de Mallarmé*, Gallimard, 1957.

* *
*

- BENVENISTE (E.), *Problèmes de Linguistique générale*, Gallimard, 1966.
- BRØNDAL (V.), *Essais de Linguistique générale*, Copenhague, 1943, Munksgaard XII.
- GREIMAS (A.-J.), *Sémantique structurale*, Larousse, 1966.
- HJELMSLEV (L.), *Essais linguistiques*, Travaux du Cercle linguistique de Copenhague, vol. XII, Copenhague, Nordisk Sprog-og Kulturforlag, 1959.
- JAKOBSON (R.), *Essais de Linguistique générale*, Éd. de Minuit, 1963.
- LEVI-STRAUSS (Cl.), *La Pensée sauvage*, Plon, 1962; *Le Cru et le Cuit*, Plon, 1965.
- RUWET (N.), « L'Analyse structurale de la poésie », in *Linguistics*, n° 2, 1963.
- TESNIÈRE (L.), *Éléments de Syntaxe structurale*, Klincksieck, 1959.
- TOGEBY (K.), *Structure immanente de la langue française*, Larousse, 1965.